

Université de Montréal

Feu
suivi de
Sophie Calle: Soi en négatif

par
Jessica Morissette

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)
en littératures de langue française
option recherche-crédation

avril, 2014

© Jessica Morissette, 2014

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :
Feu suivi de Sophie Calle: Soi en négatif

présenté par :
Jessica Morissette

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Marcello Vitali-Rosati
président-rapporteur

Claire Legendre
directrice de recherche

Jean-Simon Desrochers
membre du jury

Résumé

Feu est un recueil photo-textuel autofictionnel dans lequel j'ai revisité des souvenirs amoureux suite à un incendie qui a tout rasé. À travers de brefs épisodes, j'ai tâché de transmettre les différentes émotions éprouvées pendant le deuil et de mettre en avant mon obsession pour le feu et mon ancien compagnon. Le ressassement égocentrique de souvenirs amène à un profond mal-être, puis se résorbe un peu lorsque vient une ouverture aux autres, mais demeure inachevé. Les photographies servent à illustrer le texte, à donner une autre dimension à l'autobiographie. Elles participent aussi à l'exposition de la solitude.

En plus de certains intertitres qui font un clin d'œil à l'œuvre de Sophie Calle, je me suis inspirée de certains de ses traits caractéristiques. *Sophie Calle: Soi en négatif* est un essai portant sur la performance de soi. Il y est question de pacte autobiographique, d'intertextualité, d'altérité, de deuil et d'absence. Je tente d'esquisser comment elle s'y prend pour s'exposer. Non seulement elle exploite les aspects négatifs de sa vie et de celle des autres, mais elle se révèle par des intermédiaires, que ce soit d'autres personnes ou des documents. Ses mots et ses photos développent en quelque sorte la vie contenue dans ses archives personnelles. Lorsqu'elle s'expose, l'art dépasse la littérature, le cinéma, l'entrevue et la photographie pour devenir une performance de soi, *en négatif*.

Mots-clés : Autofiction, Création, Calle, Deuil, Disparition

Abstract

Feu is an autofictional photo-text collection in which I revisited memories from a past relationship after a fire destroyed everything. Among a serie of short episodes, I tried to transmit the different emotions felt while mourning and to show my obsession for both the fire and my ex companion. I kept turning over souvenirs in a self-centered way until it lead to a deep emotional uneasiness. It started resorbing the moment an opening to others was made, but never ended. Pictures are used to illustrate the words as well as to participate in the exposure of loneliness.

In addition to a few sub-headings relating my project to Sophie Calle's work, I tempted to recuperate some of her characteristic traits. *Sophie Calle: Soi en négatif* is an essay about the self-performance. It involves an autobiographic contract between the performer and the public, a network of intertextuality and in this case, specific concepts like otherness, mourning and absence. I tried to show how she managed to expose herself by the negative. Not only does she take advantage of the most painful negative moments of her life and the ones of others, but she also reveals herself only through documents or others. In a way, her words and her photos develop her life contained into her personal archives. When she exposes herself, art blows way beyond literature, cinema, interviews and photography to because a self-performance, *in negative*.

Keywords: Autofiction, Creative writing, Calle, Disappearance, Mourning,

Table des matières

Résumé	iii
Abstract	iv
Table des matières	v
Dédicace	vii
Feu	
Y	5
Débris noircis	7
Tes Bisous me manqueront	10
Indélébile	16
Douce demande	18
Voisin imprudent	20
Prostitution animale	22
Plus d'encre	25
Cœurs postmodernes	26
<i>Fuck</i> je l'aime	27
Exfoliation des fesses	28
Voyage en Ontario	30
Tourisme exhibitionniste	31
UFC	32
Tranche de vie	34
Plaies de lit	35
Déni	36
Prenez soin de vous	38
Urgence	39
L'Homme	40
Feu de congélateur	42
Tout oublier	44
Confiture	45

Trop vite	47
Régurgitations vaudous	48
Go Canucks Go !	49
Effet secondaire	52
Pari scatophile	53
Tentative	54
Rêve psychotique	56
Poils de face	61
Date limite	65
Cire et latex	66
Insatisfaction agace	68
Vengeance	71
Fait divers	72
Pas drôle	73
Et toi ?	75
Mascara	76
Jalousie	78
Raté culinaire	79
Canard	81
Proposition indécente	83
Miam miam	84
En finir	86
Pyromanie	87
Sophie Calle: Soi en négatif	
Introduction	94
Pacte autobiographique, intertextualité et tromperie	96
Altérité et deuil	106
Absence et aveugles	113
Conclusion	119
Bibliographie	I

À feu mon amour,

Feu

Création

*L'absence, la mort, sont plus
poétiques et plus romanesques que
le bonheur de deux personnes.*

Sophie Calle

Y

Nom viril invariable.

Variable utilisée en algèbre quand X est déjà prise, lorsqu'on a déjà eu un ex. Il n'y a pas souvent de J en algèbre. J'aurais dû comprendre l'équation de l'amour :

$$X+Y \neq J+Y$$

Les maths, toujours des vérités trop pures. Je préfère la littérature.

Pronom et adverbe

Pronom adverbial référant à n'importe qui, n'importe quoi. Ex : J'y survivrai.

Nom viril invariable.

Avant-dernière lettre de l'alphabet. Vient ensuite Z, la lettre de la sieste, du sommeil, du repos éternel. Zzz. La lettre Y tire son charme de sa symétrie. Ses trois pattes lui donnent la même forme magique que les branches d'arbre qui permettent de trouver des sources d'eau cachée. Tout comme Jésus, Y arrive à abreuver son peuple, sauf qu'il ne sert pas de vin.

Y est aussi un petit chromosome sexuel que je n'ai pas. C'est un X amputé ou un V avec un appendice logé dans les cellules mâles.



Débris noircis

Le 21 septembre 2011, la Croix-Rouge m'offrait une couverture pour me réconforter pendant que je regardais mon chez moi brûler. Les flammes emportaient avec elles les vestiges de ma vie avec l'homme que j'aimais encore désespérément. Ma résistance à la technologie me laissait l'une des rares à n'utiliser qu'un appareil argentique. J'avais très peu de clichés numériques. Comme les pellicules et le papier s'enflamment facilement, toute trace de notre vie commune se sublimait et disparaissait en épaisse fumée.

À travers les décombres, je voyais tout ce que l'habitude avait jusque-là effacé de mon champ de vision. Les ressorts du lit me rappelaient ses gémissements. Les cendres rendaient le décor affreux et aussi mort que notre couple. Tout décrire à l'inspecteur s'avérait pénible. Me retrouver seule par la suite me désarmait complètement. Je m'assis au milieu des restes du salon sans mur pour m'imprégner de l'air calciné avant que la grue ne rase tout. Le plastique de ma caméra avait sûrement bouilli quelque part par là et ne pouvait pas saisir l'intégralité de l'absence à laquelle j'étais confrontée. La peur d'oublier me rendait folle, une obsession incontrôlable. Je pleurais des boîtes de mouchoirs entières au milieu de débris noircis. Je me maquillais les yeux, le nez et peut-être même la bouche en les essuyant de mes mains de fusain.

Un fin éclat de verre me déchira la main lorsque je tentai de me relever. Une infime goutte s'échappa de la plaie naissante. Surtout rien de tragique ni de spectaculaire, une simple rayure vive sur ma main gauche. J'appuyai tendrement sur ma peau fragilisée afin que les lèvres de la coupure s'écartent au ralenti. Elles résistaient pudiquement à faire perler le rouge, comme si le décor devait absolument rester noir et macabre. Je portai mon doigt à ma bouche et me délectai. Le goût de fer me rassura; mon sang circulait sans anémie, je demeurais bien vivante malgré mon cœur brisé. Je tournai mon anneau sans diamant tout près de la jeune fente. Je l'agitai plus frénétiquement, puis je l'enfonçai plus profondément pour mieux le sentir. La pression me permit d'oublier toute autre douleur. Je m'effondrai.

Quelques jours plus tard, l'homme que je n'aimais plus me rapportait une boîte d'effets que j'avais oubliés chez lui. Des souvenirs épars, rien de bien important, juste assez pour rouvrir la plaie de notre rupture à un moment fragile. *Tu as rencontré quelqu'un ? Un peu.* Je l'aimai de nouveau, comme ça, pour rien. J'entrepris d'étaler notre histoire pour qu'elle cesse de m'être secrète et précieuse.



Tes Bisous me manqueront

Je revoyais ma sœur, je devinais Y, les deux en sueur, l'un sur l'autre, puis l'un à côté de l'autre, valsant avec leurs corps qui se frottent et se heurtent, leurs bouches essoufflées, leurs cheveux humides, le regard qu'il m'a lancé, ses explications. Ils s'étaient mis sous le lit pour ne pas que je les voie, pour m'épargner. Ma sœur préfère pourtant les femmes... Y me préfère à elle... Je crois... Je l'espère... Enfin, je le souhaite. Tout semble si réel et s'agite sans frein en moi.

Des palpitations me réveillent en sueur au milieu de la nuit à cause de ce rêve horrible. La terreur me raidit dans le lit et j'ouvre les yeux pour me rendre compte que toute la scène qui se déroulait sous mes yeux n'était qu'un rêve. Des images de rêve encore trop fraîches me reviennent à l'esprit. J'essuie mon front dégoulinant. Une surprise allait m'achever.

Anéantie, je glisse tranquillement mes pieds en dehors du lit. Ma pression baisse. L'hiver, je gèle toujours afin d'économiser quelques cents sur mon compte d'électricité. J'essaie de me convaincre que c'est bon pour la peau et que ça réveille en me saisissant de l'intérieur. J'avance lentement sur les lattes gelées du plancher. Des étourdissements me prennent jusqu'à ce que j'atteigne enfin la salle de bain. J'ai toujours apprécié la sensation de la pisse chaude, surtout lorsqu'il fait si froid. Mon urine me réchauffe davantage qu'à l'habitude. Toujours dans la pénombre, je regagne ma chambre et allume mon iPod.

Le sale, il me jette aux ordures ! Comme ça, sans raison apparente, sans même qu'on se soit disputés, juste parce qu'il ne sent plus la passion de nos débuts. Ça fait cinq ans que nous sommes ensemble, les papillons vont et viennent ! Sa trahison me traverse plus douloureusement que mon rêve. Tout s'écroule. Les bons souvenirs et les projets à l'eau se mêlent dans ma tête. J'ai chaud.

Je lui avais formellement interdit de me briser le cœur. J'ai envie de le lui rappeler. Je me contente plutôt de lui répondre : « Mais je t'aime ! ☹ ». Il est trois heures du matin et le métro n'est pas encore en service. Je me rendors et règle l'alarme à six heures. Lorsque *Is this love* de Bob Marley se fait entendre, mon cœur pompe à toute vitesse sous ma cage thoracique. Mon sang me rougit la tête. J'ai encore plus chaud. Je tente de manger. D'affreuses nausées m'en empêchent. Je bois rapidement un smoothie et je file voir Y.

Le métro a l'immense pouvoir d'aggraver mon haut-le-cœur avec ses ralentissements et ses accélérations sauvages, surtout que je suis assise sur le banc de côté. Il me brasse de droite à gauche sans gêne sur les trois lignes que j'emprunte. Je pense tout de suite que je suis enceinte (j'ai quelques traits hypochondriaques et il s'agirait d'une maladie grave pour moi). J'ai mal au cœur.

Y ignore mon appel. Peu importe, quelqu'un a mal fermé la porte de son immeuble. J'en profite. L'entrée libre invite les harceleurs à se faufiler. Je cogne à sa porte, pas trop fort pour ne pas réveiller les voisins – il n'est pas encore sept heures du

matin. Je rappelle, j'entends la sonnerie de son cellulaire jusque dans le couloir, toujours pas de réponse. Est-ce qu'il est seul ? Est-il en train de cacher l'autre femme dans son garde-robe ? Il n'aura pas le choix de sortir pour aller à ses cours... Je suis maintenant assise parce que mes jambes devenaient trop molles Je frappe avec le derrière de ma tête, complètement découragée. Je lui envoie un message texte : « Ouvre s'il te plait ». Deux minutes plus tard, il répond : « T'es où ? », « Chez toi ».

Il entrouvre à peine la porte et retourne à la cuisine. J'ai mal au ventre en le voyant. Je le salue en vitesse et m'empresse d'aller me soulager dans sa salle de bain. C'est la première fois que j'empeste chez lui. Mes intestins se vengent et j'adore ! Je n'en ai même pas honte. Je me sens un peu comme ça à ses yeux ce matin : un tas de merde bien frais. Étonnamment, il ne se brossera pas les dents.

Je sors et je ramasse mes trucs éparpillés partout dans son appartement. Son attitude me bouleverse et me déçoit. En silence, j'ouvre les tiroirs, je fouille dans le panier à linge sale, je vide les armoires de la salle de bain envahies de tous mes produits de beauté. Je fouille dans son réfrigérateur et je prends le restant de mousse au chocolat.

Le sucre sur mes papilles gustatives devient carrément insupportable. Je finirai par vomir. J'engloutis le dessert en le poussant bien au fond de ma gorge pour reprendre des forces. Je mets le plat vide dans l'évier et fusille Y du regard. Nous

parlons un peu, pas vraiment en fait. Je lui fais un énorme câlin. Il ne m'a jamais serrée aussi fort qu'à ce moment et pourtant il pince les lèvres lorsque j'essaie de l'embrasser.

Nous marchons main dans la main jusqu'au métro. Le train de banlieue vient d'arriver et la station est envahie. Nous nous mettons à l'écart pour nous faire maints interminables câlins. Je lui pardonne. Je ne veux plus le lâcher. Nous laissons passer trois mètres avant de nous approcher. Au moment où les portes s'ouvrent, je le regarde tendrement et lui souffle d'une voix à peine audible : « Alors c'est la dernière fois qu'on se voit ? ». J'écoute son silence.

La foule trop dense nous force à faire le trajet éloignés l'un de l'autre. Je fixe le gars à côté de lui car il me fait trop mal de le voir contourner mon regard. Il ne supporte plus que mes yeux lui crient mon amour, il préfère les éviter.

Il débarque à la station Université-de-Montréal. Il se retourne et m'attend un peu. Je décide de sortir à Côte-des-Neiges. Je me cache derrière quelqu'un, incapable de lui dire adieu. Finalement, je n'ai plus envie d'aller à la bibliothèque. Je rentre chez moi, ferme les rideaux et me couche. Je prends Duchesse de Verdun et la serre assez fort pour la contraindre de rester. Elle se fâche un peu, combat sans espoir puis se résigne. Sa petite fourrure toute chaude me réconforte.

À mon réveil, je cours à la salle de bain. Mes petites fesses se sentent au froid sur le siège de toilette. Mon urine brûle un peu trop. Je retourne sur le campus pour

consulter un médecin parce que mon état de santé m'inquiète. J'aimerais parler aussi de ma fatigue devenue chronique, de mon manque d'appétit et de mes pleurs qui surgissent pour rien (manifestement, mon corps appréhendait le choc de la rupture), mais le sans rendez-vous laisse peu de place aux récits émotifs durant les quelques minutes allouées à chaque client. Je m'en tiens donc à l'essentiel et repars avec une prescription d'antibiotiques.

Le pharmacien m'explique en détails les effets secondaires possibles. Il insiste beaucoup sur les risques de vomissements et de diarrhée, beaucoup. Mon système digestif était déjà en compote ce matin et mes intestins sont très fragiles d'après leur historique. J'avale mes comprimés avant même que ma carte de crédit accepte la transaction.

Arrivée à quelques immeubles de chez moi, je sens l'urgence du siècle. Je me dépêche de monter les marches. C'est peine perdue car j'ai déjà le cigare au bout des lèvres. Je me dandine, me trompe de clé, échappe mon trousseau par terre, vise à côté du verrou. Tout va mal. J'essaie de serrer mes sphincters sans compresser mon ventre, difficile. Lorsque j'entre enfin, je n'ai même pas le temps d'enlever mes bottes qu'il est trop tard. Impossible d'arrêter un flot d'une pression aussi intense. Je tente en vain de me serrer les fesses. Je suis à la fois soulagée et dégoûtée. Je cours m'asseoir sur la toilette. Ça explose. Je me déshabille complètement en prenant soin d'inspecter tous mes vêtements pour être certaine de bien les laver plus tard. J'enlève mon manteau, lance ma tuque en dehors de la salle de bain, enlève mes gants. Mes leggings sont

imbibées; je les tire dans le lavabo. Je suis répugnante et faible. La gravité m'écrase. Je me relève pour me rasseoir immédiatement. Ça a brassé dans mon ventre. À ce moment, je me dis que j'aurais aimé avoir un *Archie* sur le dessus de ma toilette ou un quelconque magazine dans ma salle de bain. Duchesse entre dans la pièce et son petit museau s'inquiète de l'odeur. Je pue. Ma journée entière est un amas nauséabond : une rupture, une salle d'attente pleine de malades et la diarrhée du millénaire. Mes fesses sont sales comme celles d'un bébé, une tache en forme de cœur décore mon anus en feu. J'entre dans la douche, une nouvelle envie pressante surgit. Tant pis, ça passera dans le renvoi.

Lorsque mon ventre se calme enfin un peu et que je peux laver mes pantalons, je souris parce que j'ai trouvé la meilleure thérapie pour le deuil amoureux : se chier dessus. **Y** me paraît tellement secondaire lorsque je regarde ma culotte tachée. *Lavez, lavez.* Il n'y a plus de chanson d'amour qui vaille, tes bisous ne me manqueront pas. Je prends un sac à merde et je jette ma culotte. Adieu sale merde.

Indélébile

Le train vrombit. Les trois gars sursautent. Leurs réflexes agissent juste à temps. Ils courent et font leurs adieux à leurs bombes de peinture. Des policiers croisent leur route. Le chemin de fer les entoure. Les lampes de poche des officiers interrogent leurs pupilles trop dilatées. Des yeux gavés d'adrénaline farfouillent par où s'évader. Le copain enlève ses gants tachés et cache son sac à dos. La copine, elle, se réjouit naïvement que son prénom décore tous les viaducs, tous les édifices et tous les wagons de Québec avec un J en forme de cœur alors que le feu a ravagé tout le reste.



Douce demande

Jess, est-ce que tu veux m'épouser ? C'était mon anniversaire. Je vieillis sans mûrir. Jouer à cache-cache dans un énorme labyrinthe m'amuse un peu, beaucoup, passionnément, à la folie. Y s'y plait moins. Il rêve que je porte une laisse ou un anneau au doigt.

Une petite surprise l'attend coincée sous son essuie-glace. La fée des contraventions lui a soigneusement écrit de ne plus se stationner sous un panneau d'interdiction d'arrêt. Une missive aussi tendre se chiffre à plus d'une centaine de dollars. Y n'a jamais su me laisser boudier ni être à l'heure, qu'il paie !

Nous nous disputons violemment. Il me tend une bague, de l'or blanc à caresser lorsque je m'ennuie de lui, une pierre à lui lancer lors de mes petites crises, de la paperasse à venir pour m'obliger à réfléchir avant de me débarrasser de lui. Y reste plus possessif que romantique.

Lorsque je retrouve ses quelques mots griffonnés dans *Douce moitié*, je frémis. Et si je n'avais pas toujours répété non comme un enfant de deux ans ?



Voisin imprudent

J'arrive chez moi, ça sent le feu. Je ne prends pas le temps d'enlever mes souliers. L'odeur trop diffuse me perd. J'inspecte soigneusement tous les fils électriques. Une fois, puis deux. Il n'y a rien à signaler. Duchesse de Verdun s'inquiète elle aussi et respire la bouche ouverte. Mes narines ont déjà senti l'effluve d'une vie qui brûle. Vite, des assurances !

Ma sœur me rejoint pour une collation de fin de soirée. Elle ne sent rien de spécial. Mon flair me joue des tours. Lorsqu'elle quitte, je vérifie tout de nouveau. Je me couche. Tout aurait déjà flambé s'il y avait bien un feu.

Des lumières rouges éclairent mon sommeil agité. Je tire le rideau, persuadée que les pompiers viennent me secourir. Ils s'immobilisent devant mon immeuble. Je replace mes cheveux. Ma montre pointe quelque chose comme trois heures du matin. Duchesse miaule pour avoir de la bouffe. Toc toc toc. Des crottes aux coins des yeux me brouillent la vue. Je tourne la poignée doucement. Youpi, un calendrier de pompiers sur mon porche, sauf que je ne vois aucun torse sous cet attirail lourd et sale. Mes seins pointent vers le ciel sous mon chandail léger que j'étire pour cacher ma culotte. Ma mère me répétait toujours de ne pas dormir nue au cas où il y aurait un feu. Le blanc, ce n'est pas beaucoup mieux.

Je les guide à mon balcon. Rien à voir. L'action se déroule chez mon voisin bedonnant. Duchesse et moi avons déjà nos bottes aux pieds, mais nul besoin

d'évacuer. Tout est sous contrôle. Je sors tout de même sur le balcon avant. Mon propriétaire, le voisin et sa fille discutent. Mon imbécile de voisin s'est endormi la cigarette à la main. Lorsque le feu a pris, il a bêtement mis *un peu d'eau* et a sorti son matelas sur le balcon arrière. Champion va ! Le feu a repris. Je n'aime pas mon voisin et je l'aurais tué si Duchesse avait cramé par sa faute.

Quelques semaines après l'incident, ma voisine m'annonçait hystérique le décès soudain de son conjoint. Sans vouloir médire d'un défunt, ma prime d'assurance devrait baisser drastiquement maintenant qu'il n'est plus dangereux.

Prostitution animale

Je me chicanais avec Y pour le reproduire mille fois en miniatures. Je voulais collectionner des poupées avec ses fossettes et ses petits airs coquins. Je ne m'appelle pas Ève. Il ne s'appelle pas Adam. C'est pourquoi nous n'avons eu que deux animaux de compagnie. Je lui ai laissé la garde de notre dragon barbu, Criquette.

Nous l'avions élevée ensemble et je lui avais trouvé un nom digne de mon amour pour Marc Labrèche. Elle mangeait des criquets chaque jour et des souris à l'occasion. Elle se fâchait et gonflait sa gorge noire lorsque nous lui servions des légumes. J'ai voulu lui donner des abricots secs que je n'aimais pas. Elle les a recrachés. Duchesse de Verdun aurait voulu manger des souris, mais je ne lui donnais que du poisson. Nous réservions la chair animale aux animaux, nous étions végétariens. Nous aurions voulu convertir nos petites bêtes, sauf qu'elles menaçaient de nous dévorer alors nous assouissions docilement leurs instincts de carnivores.

Chaque fois que je laissais les criquets quitter le sac dans lequel je les tenais captifs, j'avais peur que quelques insectes rebelles ne s'enfuissent à l'extérieur du terrarium malgré l'agilité et la finesse de notre chasseuse. Ils auraient chanté toute la nuit camouflés dans les recoins les moins accessibles et m'auraient privée de mon sommeil de beauté.

Ah, Criquette ! Elle était comme un enfant sans couche. Immanquablement, elle me chiait dessus lorsque je la prenais. Y, elle préférait le mordre. Je lui inspirais de plus grands efforts. Elle a souffert du divorce de ses parents et elle gagne maintenant

sa vie en faisant des bébés pour une animalerie. Quelle triste fin pour mon petit bébé !
Heureusement que je n'ai pas enfanté plus que ça !

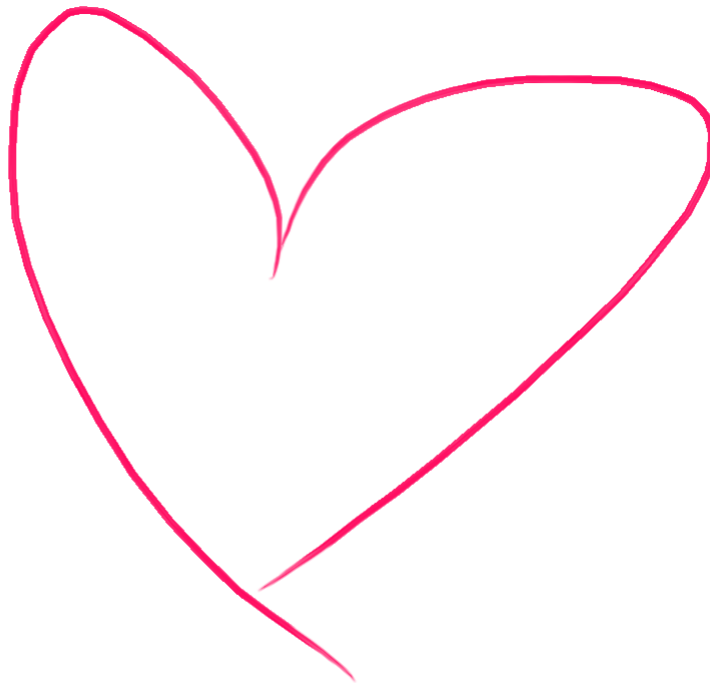


Plus d'encre

Y apposait sa signature sur un puits de lumière sur le toit d'un bar de billard. Un homme à l'urinoir leva les yeux vers le ciel. Il devina nos silhouettes dans la pénombre et boucla rapidement sa ceinture. Je remballai les quelques cannes de peintures et oubliai que j'ai le vertige. Je descendis l'échelle à la course. Le danger excitait Y davantage que mon corps pré pubère. Il me fit l'amour avec toute la fougue possible.

Cœurs postmodernes

J'aime Y. Y est parti. J'ai de la bière au froid. Je sombre dans l'alcoolisme temporaire. Je dessine des cœurs. Je remplis la page. J'efface tout. Je retrace les cœurs d'après leurs empreintes. Je tourne la page. Ils n'existent plus. Je recommence. Je débouche une autre bière. Je me déchire l'intérieur de la main. Il me faut un décapsuleur. J'entame une bouteille de vodka, dévisser c'est toujours plus simple. Mes cœurs de plus en plus croches se dédoublent. Je sabre une bouteille de champagne pour célébrer.



Fuck je l'aime

Les photos défilent sur les sites de rencontres sans jamais m'accrocher. Un portrait jauni par l'éclairage intérieur m'interpelle. Je recommande à Y d'attendre les rayons du soleil ou d'utiliser un flash. Je continue à survoler la banque de célibataires.

Y gère particulièrement mal ses finances (il a cuisiné un an au four à micro-ondes parce qu'il n'avait plus un cent après avoir tout investi dans une grosse télévision) et avait probablement égaré sa facture d'Internet jusqu'à ce qu'on lui coupe sa connexion pendant les quelques semaines qu'il a prises pour répondre à mon message. Je le vois en ligne et lui propose à la blague d'aller lui rendre visite le lendemain. Il me donne son adresse sans y croire. J'ai bien envie de m'évader de mon cocon pour une journée et mes amis se rendent justement à Québec pour le carnaval.

Je débarque chez lui comme une petite bourgeoise dans un taudis. Ça pue la marijuana avant même que la porte s'ouvre. Son colocataire m'intimide. Je regrette d'être venue jusqu'à ce qu'Y sorte de sa chambre. Wow. Je ne l'ai jamais vu dans un état aussi piteux, mais wow. Un carambolage de pensées frémissait en lui : *Fuck* je n'ai rien à porter, *Fuck* elle est trop belle pour moi, *Fuck* il va falloir que je sois intéressant, *Fuck* je pue, *Fuck* mon appartement est un bordel, *Fuck* j'ai la gueule de bois, *Fuck*... Au même moment, j'essayais de reprendre mes idées et je me disais : *Fuck* je l'aime déjà.

Exfoliation des fesses

Ma gêne derrière les châteaux de sable augmentait son plaisir. J'essayais de me cacher du mieux que je le pouvais et d'oublier les enfants qui parvenaient peut-être à nous voir sur notre petite plage privée. La fellation fut brève; mon chéri jouit en quelques minutes. Ses doigts que je repoussais avec ferveur fouillèrent le sable et me déterrèrent une coquille d'huître en forme de cœur. On rejoignit sa famille. Sa grand-mère m'offrit une grosse bière. Vive le Lac St-Jean !



Voyage en Ontario

Une Mercedes-Benz prend feu sur la place Sleepy Hollow, Whitby, Ontario. La stupéfaction fige mon amie, moi : « Alors on mange quoi ce soir ? ». Je prends goût aux incendies sauf lorsque j'ai faim. Une équipe arrose la voiture et met fin à mon barbecue.

Une semaine ou deux plus tard, un camion de pompiers nous bloque le chemin lors de notre escapade à Niagara Falls. Mon amie croit au mauvais karma; je prends une photo. Le feu vire rouge. Je n'aurais pas pu avancer de toute façon. L'affiche disait *English bulldogs puppies available*.

Tourisme exhibitionniste

Je craignais que ma démarche et mon odeur éveillent des soupçons chez les touristes. Le sperme d'Y imbibait lentement ma culotte. Le soleil à son zénith éclairait si fort notre petite ruelle du Vieux-Montréal que les voyeurs devaient porter des lunettes fumées pour contempler notre rapprochement et son reflet dans les fenêtres des appartements. Je replaçai ma jupe et saluai toutes les fenêtres.

UFC

Y aimait me prendre en photos. Il le faisait constamment, surtout quand je le lui interdisais. Il entrait dans la salle de bain et m'observait à travers notre rideau de douche amoureusement baptisé impudeur. Pourtant, il était tanné de me voir, il me demandait toujours de m'habiller. Il me tendait une culotte et un chandail à mon réveil, mais m'enlevait ma serviette à ma sortie de la douche. Mon corps familier devait se dissimuler sous des tenues légères pour l'aguicher. Malgré mes déguisements coquins, Y préférait la pornographie à ma peau. Photoshop lui redonnait toutefois envie de moi. Il me redessinait à sa guise. Mes nouveaux contours et mes couleurs différentes l'émoustillaient. Je prenais place à l'écran. Il réalisait en quelque sorte son magazine sensuel avec moi comme unique modèle. J'y consentais à moitié.

Un jour, son flash me surprit et je glissai sur la céramique de la salle de bain. Il continua à prendre des photos jusqu'à ce qu'il voie le sang glisser sur mon visage. Il s'affola et échappa sa caméra. Je laissai des marques rouges sur notre plancher et pris quelques jours à nettoyer. J'évitais le miroir. Mes points de suture bleu métallique me donnaient du style et du caractère. J'avais la même bosse au front que Georges St-Pierre. Y me trouvait encore plus séduisante. Il enchaîna les portraits de guerrière jusqu'à ce que ma tête se rétablisse.

J'eus un énorme choc lorsque je vis défiler des photos de nous sur l'écran de veille de mon grand-père. Avions-nous bien effacé tous les clichés compromettants avant de lui rendre son appareil ?

Tranche de vie

« Es-tu enceinte ? Sérieusement, tu en as l'air ! Tu as la plus grosse bedaine que tu n'as jamais eue ! » La génétique maigrichonne d'Y me harcèle tout le temps pour que je m'entraîne plus fort et mange moins même si le miroir me reflète un paquet d'os. Y contrôle mes portions. Je suis son enfant. Il m'accorde un petit bol de croustilles lorsqu'on regarde un film. Il mange le reste du sac.

La pauvreté nous maintient dans la maigreur mieux que l'entraînement. Nous mangeons du pain blanc et sec, sans beurre ni rien. Nous nous gavons d'amour, d'eau fraîche et de Grand Moelleux. Notre diète nous rend peu moelleux, assez squelettiques même. Lorsque je me penche, je ressemble à un dinosaure; chacune de mes vertèbres ressort fièrement au milieu de mon dos. Je dois quand même pédaler plus vite quand il me le demande. Je brûle des calories que je n'ingère pas.

Plaies de lit

Mes membres s'ankylosent. Les murs de ma chambre rapetissent et grossissent. Mon corps s'alourdit. Je m'enfoncé. Les draps se fraient un chemin dans mon épiderme. Les oiseaux laissent place aux voitures bruyantes. Le soleil bouge dans le ciel. Ses rayons me grillaient le nez, maintenant, ils me cuisent les pieds. Dehors, les enfants abandonnent leurs ballons de basketball et leurs cordes à sauter pour aller souper. Mon réveil se moque de moi. L'estomac me chatouille. Je ne salive pas. Ma tête se tourne, mes yeux fixent la lune.

La nuit me quitte. Je m'endors lorsque le soleil se lève. Je rêve en monochrome. Duchesse miaule. Je reste couchée. Elle ronronne dans un porte-voix. Je regarde mes plantes pousser. Mes tympanes se déchirent. Je la nourris. Je m'alimente presque avec une canne de bouillon de poulet froid. Une petite pisse trop jaune et mon lit m'accueille à nouveau. Une autre journée sans Y. Le soleil s'endort. Duchesse de Verdun miaule. Y lui manque. Duchesse, ferme ta gueule.

Déni

Les cendres chaudes ont englouti mon passé. Il reste intact dans sa disparition, embaumé. Autrement, il aurait flétri et perdu toute sa valeur dans le creux de ses jeunes rides.

Mes mains réchauffées par l'émotion tremblent. Je n'avais jamais touché un cadavre de maison. L'incompréhension, le dégoût m'envahissent et pourtant, je dois tout toucher une fois l'enfer refroidi pour me convaincre que c'est réel, que je ne fabule pas. Je nie tout, je refuse obstinément d'y croire.

Tout s'agite si sauvagement en moi, je peux encore entendre nos rires entre les murs, je peux sentir sa tourtière au four, je ne peux imaginer que tout a définitivement disparu. Mes yeux me mentent.

Je parcours les journaux, laisse le temps s'écouler en parcourant la chronique des sports, puis, avec une attention distraite, déchirée entre l'envie de retrouver ma maison en flammes et le soulagement de ne pas la voir, j'épluche la rubrique nécrologique. Je choisis volontairement ou inconsciemment, je ne sais plus, des journaux publiés loin de ma ville et chaque fois, je tourne les pages, heureuse que la fin de mes années avec Y ne soit pas imprimée sur ce vulgaire papier qui noircit mes doigts, les tache comme si j'avais touché la mort. Je trouve tout de même un article dans un journal, perdu dans un ramassis pêle-mêle de faits divers, juste après un avis de recherche sur un chien. Un incendie spectaculaire entouré de pompiers, une

tranche triste de ma vie maintenant publiée impudiquement et traînant dans des milliers de foyers inconnus.

Même devant cette photo, le vide, le néant, demeure absurde, irréel, impossible. Tout stratagème de mon imagination pour nier l'évidence ne me convainc plus. Je me trouve à bout de souffle et d'idées. Je m'habille gaiement malgré mes émotions grises et mes idées noires. Je veux croire à une supercherie.

Lorsque j'apprends qu'Y me rend visite, des idées de romance s'emparent de moi. Je cueille quelques fleurs que l'automne a préservées pour les mettre dans mes cheveux et juste pour lui, pour lui plaire une dernière fois, je mets une touche d'artifice sur mon visage: quelques couleurs et du rouge brillant sur mes lèvres afin de laisser la marque de notre dernier baiser sur son col de chemise et rendre Ève jalouse.

Prenez soin de vous

*cetait la derniere fois qu'on se voyais... notre derniere baise etais parfaite c
vrai.....*

*et sérieusement, jprefere crevé tout seul que te revoir sans pouvoir te toucher. Jveut
pu jamais te regarder me regarder comme ca, ca fait vraiment tro mal et jveut arreter
de te vois a tout les coin de rue partout ou je vais sans arret. Jtoubliurai jamais, mais te
revoir dans un contexte comme ce soir, jveut pu jamais, ta meme pas idée comment
ca me decrisse. Ca jamais été pour rien que javais envi de toi a premier contact.....
peut importe le contexte, ta tjrs vu que la surface.... maintenant yé temps de toublier
pcq je ne fonctionne pu avec toi dans ma tete..... jlacherais ma job pour tembrassé
juste une fois..... jme criss de toute quand jte perd.... pour passer a autre chose ya
pas 36 solution. Jten veut pas, pi jme suiciderai pas... jfait juste plein de connerie pour
toi que tu vois meme pas, pi tu vient me sourire comme ca ce soir jai juste le gout
de brailller.... jte souhaite juste une affaire, en trouver un autre qui va tripper autant sur
toi. Rien dautre.*

Salut.

Y

Je lui ai préparé un pâté chinois et lui ai rendu ses clés. Il a renoncé à ses droits
d'auteur sur ses lettres et me laisse le citer à ma guise sans note de bas de page. J'ai
pris pour acquis que les autres hommes renonçaient aussi à leurs droits d'auteurs.

Urgence

J'avais abandonné Y à plusieurs reprises avant qu'il ne le fasse à son tour. Je le laissai sur sa civière une fois. Notre histoire reprit lorsque le médecin signa son congé. Avant ça, Y pressa son appendice pour oublier sa douleur. Il m'avait négligée pendant des semaines avant de vomir ses tripes. J'avais inscrit notre rupture dans mon agenda. J'aurais souhaité que son état de santé me culpabilise, mais rien. Il avait beau se tordre de souffrance, je ne ressentais plus rien. Il pensait qu'une fois rasé et lavé j'aurais envie de lui. Mon seul désir était de m'en débarrasser à l'hôpital. Je le repris quand même à la sortie. Le taxi coûte trop cher pour lui.

L'Homme

Même à la dernière minute, j'arrive toujours à trouver une bonne place coincée entre deux couples lorsque je vais au cinéma, car j'y vais toujours seule. Aujourd'hui, j'ai senti l'Homme, le parfum d'Yves Saint-Laurent que j'avais offert à Y. J'ai suivi l'Homme jusqu'à la fontaine, puis je l'ai attendu subtilement à la sortie des toilettes. Ma vessie aurait pris plus de temps que la sienne à se vider et je ne pouvais le perdre d'odeur ! Je marchai deux mètres derrière lui. Lorsqu'il se retournait, je me cachais derrière mon immense sac de maïs soufflé. Le beurre et l'Homme créaient un mélange étrange de masculinité et de doigts gras. J'eus envie de le manger. Je léchais mes doigts un à un sans porter attention au film – l'Homme avait plus de goût pour les parfums que pour le cinéma de toute façon. Je replongeais ma main dans le maïs gras pour le plaisir de goûter sa masculinité encore et encore. L'ombre de l'Homme me tenait compagnie. Il devait être aussi grand qu'Y. Son souffle à la menthe me donnait envie de lui enfoncer une poignée de maïs soufflé puis de l'embrasser jusqu'à ce que nos joues brillent grassement.

Il accrocha ma main en prenant sa boisson gazeuse. Je glissai mes doigts de beurre sur son poignet d'Homme. Il portait un anneau à l'annulaire gauche. Sa peau plus épaisse et ses doigts plus gros que ceux d'Y ne me gênèrent guère. Il sentait l'Homme, il sentait Y, il sentait bon !

Je rompis avec l'Homme pendant le générique. Il me retrouva à la sortie de la salle. Je m'imprégnai de son odeur. Je l'aspirai jusqu'à ce qu'il n'ait plus de souffle.

Je pris un échantillon de parfum dans une boutique au retour. Je le répandis sur mes oreillers. Le flacon se vida trop rapidement. Je rachetai une bouteille de grand format.

Feu de congélateur

Jeune, Y enfourchait toujours son vélo en quête d'incendies spectaculaires. Il pourchassait les pompiers dans leur travail et se rendait sur des scènes d'accident, devant un arbre abritant un chat ou derrière des flammes pas plus grosses qu'une abeille. Il essuyait toujours la déception. Ses pulsions pyromanes ne furent assouvies qu'avec moi, un matin où la chaleur devint plus tropicale que le Costa Rica sans que personne n'ait prédit de niveau record de mercure.

Ma Tercel fut ensevelie sous les jets de prévention des pompiers. Elle avait été fidèle le long des 335 000 kilomètres qu'elle parcourut jusqu'à ce que son cœur l'abandonne bêtement dans une sortie d'autoroute. Je la ramenai à la maison avec un peu d'aide. Elle fit beaucoup de fièvre le jour où le congélateur de ma voisine s'immola tôt le matin. Stationnée dans ma cour, dangereusement proche du feu de joie, sans moteur ni remorque pour la déplacer, ma voiture chérie a eu la frousse de sa vie ! J'essayai de la bouger pour la protéger. Je dormais vaguement et me prenais pour un super héros. Sa tôle brûlante me fit instantanément des cloques sur les mains lorsque j'entrepris de la soulever.

Y cachait mal son excitation. Il jubilait comme un bambin devant son premier gâteau d'anniversaire. Ses petits poumons impuissants devant l'immensité de la bougie me soufflèrent des mots coquins. Il s'enflamma autant que mon vieux tas de ferraille.

Tout oublier

Nue à côté d'une fille aussi nue, j'ai l'impression qu'un tracteur m'a labouré le ventre. Mon vagin est anéanti, on l'a réduit en compote. La déshydratation m'étourdit et j'ai perdu une lentille cornéenne. Je titube. M'a-t-on droguée ? La Latina à côté de moi dort encore. Je me rhabille. Mon chandail est déchiré et mes pantalons ont dû traîner dans la bouette. J'ai des ecchymoses et des égratignures. M'a-t-on attaquée ? Je m'évade comme un cyclope perdu en terre étrangère. Le GHB, à l'inverse du feu, laisse des traces sans souvenirs.

Confiture

Hélas, je suis de ces rêveuses qui cherchent le drame. Toutes les histoires me paraissent fades à côté du génie de Shakespeare. Pour rendre ma vie plus intéressante à mes yeux et aux oreilles de mes amis, j'aime compliquer les choses. Je réactualise les classiques et je les supplante. Juliette, c'est moi la *drama queen*, toi, tu n'es qu'une princesse inachevée aux plans foireux. De mon côté, je multiplie les Roméo depuis que je ne suis pas morte de ma peine d'amour contrairement à toi.

J'incarne aussi la Belle au bois dormant. Je me réveille d'un long coma amoureux. Ou reposais-je dans un coma éthylique ? Quoiqu'il en soit, la jambe d'un beau brun bien bronzé m'entrelace. Son faciès endormi m'émeut. Dieu a envoyé un petit ange pour me sauver. Il a l'air formidable, mais mes prières réclamaient un prince blond sur un grand cheval blanc.

Je suis partie avec l'ami du blond que je voulais. Ma mère m'a transmis plus que des gènes déficients. Lorsqu'elle fait l'épicerie, elle prend toujours le produit à côté de celui qu'elle veut. Nous buvons du café décaféiné parce que ses yeux et ses mains ne visent pas au même endroit. Je demandais de la confiture aux abricots et elle m'apportait inmanquablement celle aux pêches. Elle achète du lait écrémé alors qu'elle raffole des lipides. À sa façon, parce que je m'aligne mal, j'ai pris le gars à côté de celui que je voulais. Je repars toujours avec l'ami de celui que je veux, le presque, le sosie, la copie, jamais l'original. Je regrette, je me cache la tête dans l'oreiller et

j'arrête de respirer. Ma tête tourne. Je pourrais me rendormir et jouer à Blanche-Neige.
Qui m'embrasserait ?

Je reprends mon souffle sans que personne ne s'en rende compte. J'ai bien failli mourir. Le pauvre mec m'aurait vue bleue pour vrai, froide et raide en prime. Il n'aurait plus pêché dans les bars. J'aurais ainsi privé des centaines de filles d'une bonne baise d'un soir. Décidément, se suicider, c'est trop lourd de conséquences sur l'avenir de l'humanité.

Trop vite

Mon médecin m'a violée. À peine deux minutes après le bonjour, elle me demande directement : pleurez-vous parfois pour rien ? Bien sûr que non a répondu l'huître. Je repars avec une liste de tests sanguins à faire. Les médecins ne connaissent pas les préliminaires ?

Régurgitations vaudous

Hier, j'ai vomi en pensant à toi. J'ai conservé l'image dans ma tête. Ma purge a tracé ta face dans la toilette. Des morceaux de porc à peine digérés en guise de cheveux te donnaient du panache. Duchesse a appelé le prêtre. Il m'a exorcisée. D'autres morceaux de toi ont jailli, informes et méconnaissables. Je ne me suis pas brossé les dents depuis. Je garde mon haleine. Elle me donne des nausées. Étrangement, elle me aussi donne envie de toi.

Je ramasse les quelques poils pubiens restés coincés dans le tissu des boxers sur lequel je me suis essuyée, les tiens, que tu m'as redonné par sadisme absurde. Je colle ton ADN frisé sur la tête d'une petite poupée vaudou. J'épingle aussi ta photo sur son visage diabolique. Je m'amuse à lui confectionner une chemise de bûcheron et défais mes vieux jeans pour lui confectionner un pantalon décent. Je me pique en cousant, mon sang rougit les lèvres de ta poupée, c'est magnifique. Je prends ensuite un briquet et l'approche dangereusement de son pantalon. Tu as chaud.

Go Canucks Go !

Le 15 juin 2011, les Canucks se font laver 4-0 par les Bruins au 7^e match de la finale de la coupe Stanley. Au centre-ville de Vancouver, la foule détourne de plus en plus son regard des écrans géants. Le spectacle m'attriste, l'énergie s'évapore. Les fans, la mine affaissée, retirent leur chandail de hockey. Beaucoup rentrent à la maison, défaits. Un silence louche pèse dans les rues pourtant achalandées. Le chaos prend place. Quelques agitateurs motivent les troupes au cassage. Des autos se retrouvent sur le capot, des vitrines se fracassent, des poubelles prennent feu, des toilettes chimiques se renversent. Les cris m'assourdissent. Quelqu'un me demande pourquoi je reste calme; comment réagir à tout ça ? Les policiers nous dispersent et déclarent notre attroupement illégal. Un homme aux souliers trop bien cirés, aux pantalons trop propres et aux signes de circulation trop carrés nous demande de retourner à la maison. Je suis assez sobre pour remarquer son allure de flic. Je prends des photos avec la caméra de mon ami, je m'intéresse aux tactiques des policiers. J'arrête sur les marches d'un musée où une fête électronique s'improvise. Impossible de rentrer ou de sortir d'un bar, l'alerte est sonnée. Les chevaux prennent d'assaut la ville. Toutes les rues sont saccagées. Les flammes ne m'inquiètent plus, je cherche plus intéressant. Je me fatigue. Je suis incapable de retourner chez moi parce que des matraques bloquent l'accès au nord de la ville. J'arrête dans un McDonald's, le seul restaurant encore ouvert. Ailleurs, les employés se barricadent à l'intérieur en espérant que rien d'autre n'arrive. Trop de femmes en file veulent aller aux toilettes, je m'immisce dans la salle des hommes. Je suis gênée de sortir pendant qu'un homme pisse à

l'urinoir. Je reste enfermée quelques minutes. La circulation diminue. Je sors. Je commande. Je m'assois. La télévision fait défiler des images de l'émeute. J'aperçois la même scène en duplicata par la fenêtre. Seul mon repas me rappelle que je ne rêve pas, c'est juste du McDonald's.



Effet secondaire

Duchesse a subi un détartrage. Les anesthésiants agissent encore. Elle marche croche et chiale en silence. Sa gorge a dû être ravagée pendant l'intubation, car je me plains plus fort qu'elle lorsque je vais chez le dentiste. Dès qu'elle s'est réveillée, elle a grogné tout bas après la technicienne. On l'a droguée pour la faire taire. Je compatiss avec elle.

Les médicaments assomment son petit corps. Je serre ma petite boule de poils comateuse préférée contre moi et m'assoupis. Je t'aime petit zombie, fais de beaux rêves !

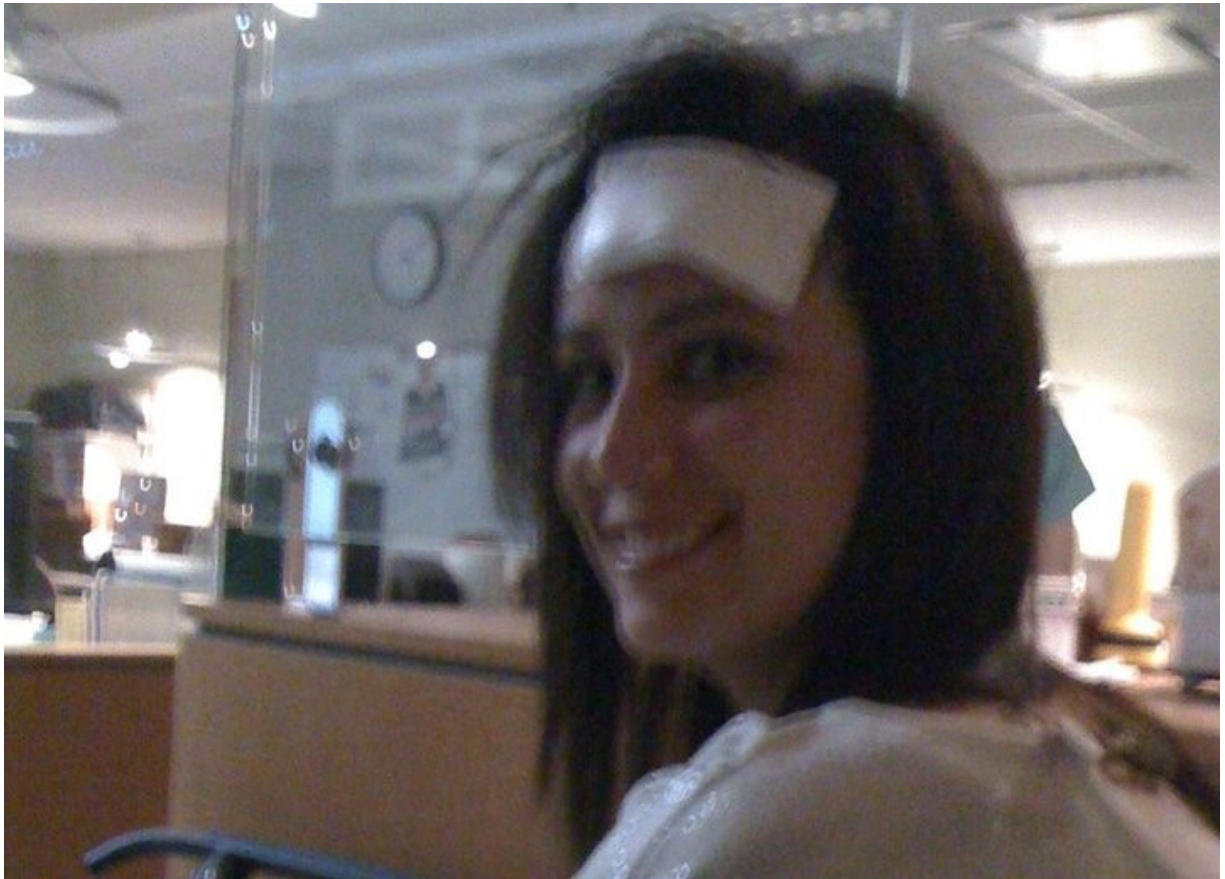
Pari scatophile

La baise ne valait pas mille dollars, gagner si. Je parlais de sexe et de caca, mes deux sujets favoris. Il riait, trouvait ça exquis. Il me promit un gros chèque si j'arrivais à séduire quelqu'un en disant que je suis scatophile. J'acceptai le défi avec enthousiasme. Toute la soirée, je parlai de baise et de merde. Je répétais ci et là que j'étais bel et bien scatophile. Il me rappela quelques jours plus tard. Le laser m'avait brûlée entre l'anus et la vulve lors d'une séance d'épilation. La sensation du va-et-vient sur ma blessure me trouble encore. Je me souviens de ça et de l'argent qu'il m'a remis en devise Monopoly. Avoir su qu'il ne tiendrait pas sa parole, j'aurais pissé dans son lit.

Tentative

J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai appelé pour fixer un rendez-vous avec un psychologue. Je l'ai rencontré en moins de vingt-quatre heures. Je me suis sagement assise sur sa chaise plutôt inconfortable pendant cinquante-cinq minutes. Mon gras de fesses a eu le temps de se tasser et mes os ont bien senti la dureté du siège. Il me posait des questions ouvertes, il hochait de la tête à tout ce que je disais comme si c'était toujours pertinent. Il va se blesser le cou s'il se secoue constamment comme ça.

Il prenait des notes, des tas de notes. Je m'ennuyais autant quand je parlais que lorsqu'il intervenait. Je baille en y repensant. La thérapie pourrait me déprimer encore plus, sauf que j'aurais besoin de motivation pour agripper mon téléphone et annuler ma prochaine visite.



Rêve psychotique

Je vire tous mes tiroirs à l'envers. Je ne trouve pas mes ciseaux. Il m'écoute, je le sais. J'ai mis deux couches de vêtements. Il n'a jamais vu ceux en dessous. Je bouge en silence pour éviter que les micros captent ma fuite et la lui transmettent. Je voyage léger comme une plume. Je ne traîne que de l'argent comptant. Je laisse mes pièces d'identité chez moi. Mon nom portera désormais mon humeur.

Mon plancher craque sous mes pas de souris. Duchesse de Verdun paresse. Je la flatte quelques minutes. Elle sent que je m'apprête à l'abandonner. J'affronte la nuit sans elle. Je parcours les rues secondaires. Le métro et les grandes artères transportent trop de têtes, on me suivrait.

Mes pieds gonflent, mes souliers se serrent. J'ai marché toute une éternité et le terminus refuse de se rapprocher de moi. J'ai mal partout. Mes jambes me supplient d'arrêter et de les masser. J'acquiesce, mais je me dépêche. Je dois absolument prendre un autobus avant l'aube, un aller simple vers n'importe quelle grande ville où je pourrai me fondre.

Une voiture me suit. Ça doit être lui. Il m'a dit qu'il me retrouverait où que j'aille. Il a des amis criminels et des amis policiers. Il ne me reste que l'exil.

J'ai viré tout mon argent à ma sœur. J'ai fermé mes comptes sur les réseaux sociaux. Je suis prête à disparaître. Ils croiront sûrement que ma rupture m'a menée au suicide. Ils ne peuvent imaginer ma réalité. Je suis piégée. La prostitution me guette.

Une voiture ralentit près de moi. Je recule et tourne sur une autre rue. Je me perds à nouveau dans mes réflexions. Je m'inquiète. Je ne reverrai plus jamais mes proches. L'isolement auquel on me force me détruit complètement. Il me faut un nouveau visage, un chirurgien muet. Au secours. Je me perds. Si je me tuais, ce serait plus simple pour tout le monde. Je n'arrive pas à me concentrer, à penser, tout se brouille.

Il m'a cernée, c'est foutu, aussi bien rentrer chez moi. La même voiture ralentit. Je change de trottoir et de direction. Mon plan d'évasion tombe à l'eau. Tout le monde conspire contre moi. On tient mes amis comme des pantins tirés par les fils de la terreur. Ils nient tout ce qui se passe et insinuent que je deviens folle alors qu'ils sont tous impliqués. Non, je ne délire pas. Je ne suis pas schizophrène. Je ne regarde pas trop de films. Je discerne encore l'imaginaire du réel. Eux, ils ont tous peur de lui.

La voiture s'arrête complètement cette fois-ci. Un homme en sort. Il a l'air d'un tueur en série, d'un mafioso. Je cours à toute vitesse. Il disparaît. Je croise une cycliste. Est-ce que je vais bien ? Je hoche la tête. Elle est louche. La nuit est louche. J'entends des voix derrière. Il n'y a personne. La patrouilleuse dans la voiture me cherche. J'emprunte la ruelle. J'ai la trouille. Je ne sais pas me défendre. Je cours partout

comme une poule pas de tête. Mes ciseaux pourraient perforer un poumon. La ville est beaucoup trop grande. Je me coupe une mèche de cheveux. Je me sens déjà laide. J'abandonne la métamorphose.

Je sonne frénétiquement chez une amie. Elle ne répond pas, le monde entier m'abandonne. Le danger me guette partout. Une athée ne trouve sécurité qu'à l'hôpital puisque les églises la bouderaient. Je ne crois ni en Marie, ni en Jésus, ni en Dieu, ni au St-Esprit. Je crois aux coups de foudre, aux éclairs qui transpercent, aux flammes qui incendient, aux blessures qui perdurent, aux fantômes et aux pilules.

J'entre dans mon refuge. Mes yeux inspectent les lieux. J'hésite à donner mon nom à l'admission. J'ose dévoiler mon histoire à l'infirmière du triage, à voix basse. Les mots sortent s'enchaînent mal. Je me délivre d'un lourd secret. Elle semble sceptique. Peut-être qu'un prêtre m'aurait mieux écoutée finalement. La machine distributrice mange mon argent. Je me gave de sucre pour nécroser ma peine.

Je répète les détails de ma situation à l'urgentologue. Il me questionne. Mon récit l'intéresse. Des anxiolytiques, des somnifères et je ronfle. L'Hôpital de Verdun ne peut pas me prendre en charge. Une nuit, deux tartines trop élastiques et un café au goût d'encre plus tard, je suis transférée dans un hôpital psychiatrique. Je suis fouillée à l'entrée. Toutes les portes sont verrouillées. Je m'incarcère de mon plein gré dans la prison Douglas.

Personne ne m'accueille. Je n'ai ni civière ni lit. Les cerveaux malades doivent rester éveillés ici. Des gens bizarres discutent entre eux. Ils se comportent familièrement avec le personnel. Je suis effrayée. Ils parlent dans mon dos. Une habituée m'apporte un cabaret. J'avale quelques miettes et exige un lit. Je ne veux voir personne. Je rêve et tiens des propos incompréhensibles à une employée. La folie se transmet par voie aérienne. Mon sommeil m'a contaminée. Le médecin veut me rencontrer. Mon cas devient soudainement prioritaire. J'attends mon diagnostic de somnambulisme.

Je répète mon histoire au psychiatre. Je m'épargne les détails. Mon côté lunatique prend le dessus. Je ne me souviens plus de rien. Mon amnésie s'aggrave. Mes repères s'envolent. Je m'absente mentalement. Le vide m'étouffe. Je veux qu'on se rappelle, qu'on me rappelle. Maman ! Et eux, pourquoi prennent-ils des notes si je dois jouer au perroquet ? J'ai besoin d'oublier. À l'église, on m'aurait tendu un chapelet pour prier. Je reçois le même traitement ici sans la chaleur des cierges.

J'ingère mes antidépresseurs. Les amis, l'alcool, les prières de ma famille et le chocolat ne suffisent plus. L'infirmière me réveille. Elle me donne un somnifère. Je le recrache. Je roule dans tous les sens. Ma vie défile dans ma tête. J'ai mis feu à ma maison, j'ai voulu tout raser, tout effacer, me débarrasser de ma cellule, me prendre pour Tyler Durden dans *Fight club*, me défaire du passé, d'Y. C'est ma faute, au secours. Je n'arrive pas à m'endormir ni à me réveiller. Un son aigu persiste dans ma tête, il ne me lâchera jamais. Aucun drap ne tient en place. J'essaie d'aller à la salle de bain. Je m'effondre sur la tuile blanche. Tout bouge. Tout est trop blanc, trop aseptisé.

Trop. Je panique, je me cogne la tête. Ma vieille cicatrice au front m'inquiète. Elle gonfle. Il m'a droguée. Il m'a inséré une puce. Ça crie dans ma tête. Il sait que j'ai tenté de m'enfuir. Je sens une bosse nouvelle. J'use de toutes mes forces pour me redresser devant le miroir. Le tracé de ma cicatrice est rouge vif. Je suis condamnée. Un moniteur me retrouvera où que j'aille. Ils veulent tous ma peau.

Mes forces s'épuisent. Je croule à nouveau sur le plancher. Je rampe jusqu'au poste infirmier. Ma pression artérielle frôle le zéro. Panique. Elle remonte un peu. Ils me ramènent dans mon lit. Ils surélèvent mes pieds. Qui sait, je mourrai peut-être dans mon sommeil. Chaque tictac de l'horloge m'approche de la fin...

Contre toute attente, j'ouvre les yeux. Se réveiller dans un hôpital psychiatrique, c'est pire qu'avoir l'haleine d'un inconnu dans la face un lendemain de veille. Même le décor a été méticuleusement conçu pour rendre fou. Je déjeune et je rencontre un nouveau médecin. Je le supplie de lire mon dossier et de me laisser retourner dormir. Il me fait part de mes résultats sanguins : je ne suis pas enceinte. Aucune présence de drogue non plus, ça le surprend. J'en ai marre d'être enfermée. Je lui dis ce qu'il veut entendre. J'obtiens mon congé. Le taxi coûte cher.

Poils de face

- *Ta copine est partie ?*
- *Oui, pour huit semaines.*
- *Huit effrayantes semaines !*
- *Déjà une de passée.*
- *Et ça se passe bien jusqu'à présent ?*
- *Ça ne se passe pas trop mal...*
- *Tu te tiens occupé j'imagine ?*
- *En fait, je suis médusé sur comment je devrais réagir ou me comporter devant cette absence.*
- *Tu en tires quelle conclusion ?*
- *Je ne tiens pas à formuler de conclusion mais je m'interroge, tout bonnement.*
- *C'est quand même long, tu vas avoir hâte de la serrer dans tes bras !*
- *La privation physique se fait déjà sentir ! L'été n'est pas la bonne saison pour ce genre de carence. Il y a de la peau nue partout !*
- *Une rude épreuve, mais j'ai confiance en toi, tu es fort !*
- *Comme on dit, je vais faire un nœud dedans !*
- *Ce n'est pas juste pour les envies de pisser ça ?*
- *Aux grands maux, les grands moyens.*
- *Achète-toi une ceinture de chasteté !*
- *La gangrène va pognier là-dedans.*

- *Haha ! En passant, j'aime pas du tout ta moustache. Movember est fini, rase-moi ça tout de suite ! Ça presse.*
- *Vivement ma moustache !*
- *Non, pas de moustache !*
- *Elle me donne le style Mussolini.*
- *Fasciste !*
- *Sûrement. Je n'ai jamais vraiment compris la définition de ce terme !*
- *Hum, quelqu'un qui s'impose de façon pas gentille. Ça te plait comme définition ?*
- *Exactement moi ! Je croyais que c'était la définition d'arriviste, ça!*
- *C'est vrai que je devrais préciser davantage. Toi, tu es un Calinours voyons, tout gentil !*
- *Je préfère l'épithète « grosse chienne sale »*
- *Nah, l'épithète de Calinours te va mieux !*
- *Si tu le dis.*
- *N'abuse pas de la psychologie contraire, j'ai soudainement envie de t'appeler grosse chienne sale.*
- *Enfin !*
- *Je le fais juste pour te plaire, tsé !*
- *Ça me donne envie de ramper à tes pieds, ce langage gras.*
- *Oh, c'est le moment de te demander n'importe quoi alors !*
- *Aweille gâte-toi !*
- *Nah, tu ne peux pas m'offrir ce dont j'ai besoin.*
- *Un jet ? Un voyage à Amqui ? Qu'as-tu besoin?*

- *J'ai besoin d'un homme. C'est la première fois que je me retrouve sans personne à appeler et ce n'est pas plaisant ! J'imagine que tu me comprends.*
- *Appelle-moi ! (Je comprends...)*
- *Espèce d'infidèle !*
- *Le dernier métro passe à ta station dans 10 minutes, grouille-toi.*
- *Euh, tu es sérieux ?*
- *Live the moment.*
- *Tu me niaisas !*
- *Non.*
- *À tout de suite !*
- *Tant mieux.*

La nuit fut bruyante, éreintante et sensuelle. S'il y a un Dieu du sexe, j'ai profité de sa fougue jusqu'aux petites heures du matin. J'ai pris le métro sans réfléchir, sous l'impulsion de nos messages texte, sans même avoir pris de douche en revenant de mon cours de ballet. Mon corps devait encore sentir l'hôpital et goûter salé. Je me lavai rapidement dès que j'arrivai chez lui. L'eau froide me rappela que je ne rêvais pas. J'avais obtenu mon congé le matin même. Il faisait quelques poses de yoga à ma sortie de la salle de bain. Mon sexe nu sous ma jupe criait déjà son nom. Je demandai son déodorant, j'aime sentir l'homme. Il ne voulait pas. Ma peau lui transmettait mon odeur sans barrière. Nos phéromones se marièrent dans l'air.

L'odeur du café me réveilla. Je mangeai quelques fruits et partis sans l'embrasser, trop inconfortable de le savoir adultère. Nous avons assouvi nos besoins charnels et ça me ravissait.

Duchesse a eu peur des chiens de ma voisine pendant ma brève absence. Elle s'est agrippée au mur à la manière de Spiderman et s'est arraché une griffe. De méchants microbes l'ont infectée. Son vétérinaire lui a prescrit une bonne dose d'antibiotiques. On gobe nos pilules en même temps : de la romance féline !

Date limite

Je dévore ma proie. Mes morsures transpercent délicatement sa chair fraîche. Je répands des mots d'amour féroce sur chaque centimètre de sa peau. Son épiderme dispose de moins d'une semaine pour effacer son infidélité.

Sa copine revient rapidement. Il me faut un nouvel amant. Mon plan cul est désormais en couple et ignore mes invitations, mon premier copain est fiancé, Y aura bientôt un enfant et je continue à chasser mon gibier pour avoir du sexe.

Mon homme emprunté me sera bientôt arraché. Je dois m'en gaver, m'en saturer, m'en tanner. Mes besoins égoïstes se rassasient difficilement. Je jouis plusieurs fois. Je ne me lasserai jamais de lui. Ma rivale inconnue m'excite. J'ai pris son mec, son lit, ses serviettes, son parfum, sa brosse à dents, sa robe de chambre pendant huit semaines de pure extase.

Son homme se réveille avant le chant du coq. Il s'était accaparé les draps. Il tournoie désormais dans tous les sens. Il m'effleure du bout des doigts. Ses caresses trop douces me chatouillent. Le tracas le ronge. Il m'embrasse à moitié, me vole un bisou pendant mon sommeil feint. Mes yeux demeurent clos. Il se lève et prépare le café. L'odeur enivrante me sort du lit beaucoup trop tôt. Je me blottis dans le creux de son épaule. Il me sert du pain doré et je me goinfre.

Cire et latex

Le musée de cire m'ennuie. Je baille. Un gros doigt s'enfonce dans ma gorge. Je ravale mon envie de vomir et j'enroule ma langue autour de la première phalange. La main est rattachée à un bel Allemand. Une petite fille se glisse entre nous. Je remarque sa caméra rose et la lui emprunte. Je demande à mon grand mec de prendre une photo. L'image Polaroid apparaît magiquement. Je jubile devant chaque couleur qui teinte lentement mes traits et ceux de la statue. Ça me rappelle les chambres noires, l'odeur du révélateur, Y qui me prend par derrière et maintenant l'Allemand qui m'empoigne la fesse droite.

Ma vessie prête à exploser l'emporte sur mon désir avide de sucer autre chose qu'un doigt. Le blond me susurre que j'ai de beaux yeux. Je fais fi de son commentaire banal. Je le pousse dans la toilette pour handicapés. Il se tourne pendant que je fuis comme une fontaine. Je tire la chasse d'eau, j'agrippe son sexe et me le mets là où il faut. Je frémis. La chaleur de sa virilité me rend dingue. Son visage se crispe. Je le vois venir dans le miroir. Mon bassin donne un ultime coup et j'atteins le nirvana.

Le néon rend l'âme. Seul le condom rose fluo nous guide dans la noirceur presque totale. Je me rhabille à l'aveugle, mon gilet à l'envers. Y m'avait gentiment laissé une boîte de condoms avec nos bribes de souvenirs. Leur date d'expiration approche. De toute façon, les hommes que j'ai vus jouir les auraient tous mal remplis. Y est à ses condoms ce que Cendrillon est à sa pantoufle de verre ! Je replace mes

cheveux devant la glace, sans me voir, par simple habitude. Je remercie mon étalon, lui fait la bise, m'empare de ma photo et quitte le musée. Je remplis le sondage à la sortie. Visite satisfaisante, statues photogéniques, amant compétent. Nous recommanderiez-vous ? Je préfère vous garder pour moi.

J'effectue un drôle de mouvement avec mon crayon et je me l'enfonce dans le poignet. Je repense à l'Allemand aux lèvres trop molles chaque fois que je regarde mon petit tatouage gris, on y voit encore la mine.

Insatisfaction agace

J'ose à peine le regarder. Ses efforts redoublent d'ardeur. Ma gêne triomphe. Mes pommettes rougies sourient nerveusement. J'évite ses baisers, ma tête se réfugie dans le creux de son épaule. Je ne le connais pas. Il m'a vue le regarder au coin de la rue puis il m'a suivie. Il me prend par les hanches et me presse sur lui. Je le sens bien dur. Mon cœur bat dans ma vulve affamée de lui. Mes yeux pudiques s'inclinent alors que mes seins s'élèvent. Mes mains dévient de la trajectoire qu'il tente de leur donner. Je ne fais pas ça, je n'en ai pas l'habitude. Ma vertu simulée l'excite. Sa queue double de volume dès que mes mains timides l'agrippent. L'excitation me liquéfie.

Ses doigts agiles se glissent en moi pour me faire jouir instantanément. Dès que je me décrispe, je croise du regard un promeneur hébété. Le voyeur se retourne vers le tas de merde de son chien et le ramasse avant de poursuivre son chemin. Il me regarde à nouveau, comme tous ceux qui n'en ont jamais assez de me contempler. Jouir devant des paparazzis quintuple mon plaisir.

Mon mâle me tire vers un coin plus sombre. J'avale son pénis en entier. Je le mordille, le titille. Je me délecte de son odeur léchée par léchée. Je lui serre le scrotum, lui enfonce un doigt dans l'anus et le chatouille juste assez. Ses yeux se révulsent, son corps se prépare à céder et son cerveau flancherait si je ne m'arrêtais pas net. Un groupe de vieilles dames nous regardent et parmi elles se trouvent l'amie de ma grand-

mère. Mon inconnu s'impatiente un peu. S'exhiber lui plait autant qu'à Y. Je gémiss de le maltraiter.

Il me mange dès que nous entrons dans sa voiture, un modèle compact des moins confortables. Un de mes élans arrache son porte-verre. Je découvre qu'il s'agit du véhicule de sa copine. Oups ! Il riposte en déchirant mon chandail. Mon soutien-gorge virevolte dans les airs. Il incline son siège et me butine un peu avant de me déposer chez moi sans me satisfaire pleinement.

Il m'écrit son adresse sur le sein gauche, tout près du cœur. Je reçois ma veste en pleine figure. À demain ! Ma frustration se noie dans les vibrations de mon vibromasseur. Je crois bien avoir réveillé ma voisine. Duchesse de Verdun vient se rouler dans ma flaque. Je la flatte à défaut de m'endormir avec un homme. Les hormones agissent si bien que j'oublie de prendre mes comprimés. Mes paupières pèsent. Je ne nettoie pas mon vibromasseur. Duchesse le lèche. Je ronfle la bouche ouverte et bave sur mon oreiller. Duchesse met sa patte dans ma bouche. Le goût de ses petits coussinets sales et le chatouillement de ses poils sur mon palais me réveillent. Elle ronronne et se frotte autour de mes pattes dans l'espoir d'avoir des gâteries. Je lui sers quelques crevettes avec des bouts de brie. Je me dirige vers la salle de bain pour vider ma vessie et me nettoyer un peu. Mon reflet dans le miroir me dégoûte. Le verre me renvoie mon odeur de sexe sale. Je me savonne les mains, puis la langue, puis tout mon corps y compris l'intérieur. La mousse chauffe dans mon vagin. Ça réanime un peu mon corps. Je ne sais plus où me noyer. Je flotte dans un océan

de sexes mâles. J'ai installé un dieu en carton dans ma salle de bain. Je nettoie devant lui mon corps de ses impuretés, j'efface les traces d'ADN étranger qui y colle. Je lève la tête vers lui et je laisse l'eau couler sur mes seins. Je me touche. J'imagine sa tête grisonnante enfouie dans mon entre-jambe, mes cuisses qui l'étranglent, ma jouissance infinie et mon réveil à côté de lui. J'enfonce le bouchon de la baignoire. Mon orteil presse fort pour éviter les fuites. Ma tête plonge dans mon eau crasseuse. Je pisse pour la teinter. Je me noie presque, mais aucun autre monde ne veut de moi.

Je me rince et retourne me coucher. Quand le soleil se montre, je me cache sous ma couette. Je m'amuse à arrêter de respirer, ça ne sert toujours à rien.

Vengeance

Elle l'avait trompé. Il avait ramassé des cadavres d'animaux sur le bord de la route 132 pour ensuite les lancer dans son salon pendant qu'elle regardait tranquillement la télévision avec sa famille. Apparemment, les écureuils demeurent mignons même morts parce qu'on ne voit qu'une boule de poils. Il a repris son chemin trop rapidement pour voir la face qu'ils ont fait.

Elle amassait les poils de chats. Elle en avait un paquet dans un petit coffre sur sa table de chevet. Il était allergique. Elle en a éparpillé sur son oreiller.

Fait divers

Le réveil sonne. J'essuie avec ma langue la bave sur sa poitrine. Je finis de l'essuyer avec le drap. Ses cils sont bien collés, une croûte épaisse garde ses yeux clos. J'agrippe le journal coincé dans la fente de la porte. Le camelot a du manquer de force à mi-chemin. Les pages tordues m'agacent un peu, m'enfin !

Je découvre à tout hasard que l'amant de mon arrière-grand-mère est mort tragiquement dans un champ de maïs. Son stimulateur cardiaque n'a pas supporté la pression du Viagra. J'imagine la prostituée sans dent qui recrache rapidement ce qu'elle a dans la bouche pour courir appeler les urgences. Un sourire s'esquisse bien malgré moi sur mon visage.

Je lui laisse un petit mot sur le réfrigérateur et j'enfile mes bas collants. Je ramasse mes miettes, finis mon verre de lait et me brosse les dents. Un peu d'eau froide me réveille le visage. Je lui laisse une trace de rouge à lèvres sur les joues et je file au travail.

Pas drôle

La sueur imbibe mes sourcils puis me dégouline dans l'œil. Ça chauffe. Mes poignets moites la repoussent un peu. J'accélère la cadence. Le frangin de mon amie choisit le tapis roulant juste à côté de moi. Je transpire encore plus. Lorsqu'il m'aperçoit, son moniteur cardiaque trahit son pouls rapide. Il s'agite et éponge son front à plusieurs reprises. Sa virilité nouvelle me chatouille, il était encore un bambin hier. Je le gêne. Il part pousser des plaques de métal.

Je craque pour son visage rouge d'effort. Les petites gouttes issues de ses pores suivent les chemins sinueux de ses veines gonflées. Je bave devant ses muscles bombés. J'en échappe mes poids et en profite pour lui montrer mes fesses au ralenti. Il m'aide à m'étirer. Mes blagues les plus moyennes réussissent à le faire rire. Ses fossettes me rappellent Y. Je m'invite chez lui.

Je prends une douche rapide et le rejoins dans sa voiture. Une odeur de vieilles frites séchées au soleil me lève le cœur. J'ouvre la fenêtre et monte le volume de la radio. Je chante mal, lui aussi, on s'en fout. Son colocataire fume tellement de marijuana que j'en ressens les effets. Je m'enferme dans la chambre loin des vapeurs de cannabis pendant que mon homme prend sa douche.

Je m'étends doucement sur le ventre dans l'obscurité. Nirvana résonne dans mes écouteurs. Mes fantasmes grunge s'émoustillent. J'ai envie de caresser des

cheveux gras et de me baigner dans un étang de Kraft Dinner, de déchirer ses jeans déjà troués et de me mettre du rouge à lèvres à la Courtney Love avant de lui arracher sa chemise et de le serrer sauvagement contre moi sur l'air de *Lithium*. Miam !

Je change de piste de lecture. Il me rejoint et me caresse tendrement la cheville, puis le mollet. Je ramollis. Je joue l'endormie et le laisse continuer. Ses mains grimpantes me donnent des frissons. Il me retourne et approche son visage du mien. Je hurle !

Tu ne t'appelles pas Mélissa ? Personne ne connaît le gros inconnu. Il s'excuse, il a cogné à la mauvaise porte. Le colocataire rit parce qu'il avait mal compris mon nom. Je me fâche, ils rient ensemble. Mon homme sort de la douche. Mon récit l'amuse. Je tire sur sa serviette et m'esclaffe à mon tour.

Et toi ?

Quelques semaines après l'incendie, une amie me racontait en long et large le drame qu'elle vivait. Elle était dévastée parce qu'elle venait de perdre une bague que lui avait offerte son copain. Son histoire l'absorbait autant que la mienne me grugeait de l'intérieur, mais je l'ai laissé parler parce que j'étais tannée d'être le centre d'attention. Qui va raconter sa petite peine si je commence la conversation par « le feu a rasé ma maison, et toi ça va ? ». Mes oreilles restaient à moitié sourdes devant son récit. J'aurais aimé l'écouter, mais j'en étais incapable. J'avais déjà perdu quelques kilos grâce au stress. Je n'essayais pas de compatir, je vivais pire. J'avais perdu au moins dix bagues et l'amour de ma vie. Je suis restée fâchée depuis et je n'ai demandé à personne comment ils allaient parce que je ne voulais subir ni leur pitié ni leurs petits malheurs insignifiants.

Aujourd'hui, j'ai l'impression que je vais mieux que d'autres et je n'ai pas envie de récolter des numéros de téléphone pour me prouver que je suis encore belle. J'appelle une amie pour prendre de ses nouvelles. Une telle a fait une fausse couche. Son embryon s'est suicidé. Elle a pris une photo du bout de viande et me l'envoie gracieusement. Ça me rappelle ma fausse couche. J'apprends qu'elle s'est aussi faite renvoyer. Ça ne m'est jamais arrivé.

Mascara

Je veux un homme ! Le Brésilien au bar me plait bien. Je casse les oreilles de mon amie, je lui répète à quel point j'ai envie qu'il m'aborde. Lassée, elle se lève et menace de lui parler pour moi. La peur de passer pour une poule mouillée me lève illico. Je fonce. Une fille le rejoint. Elle marque son territoire par des baisers sur les joues. La gestuelle de mon homme me donne le feu vert. J'attrape sa nuque et l'embrasse. Le mascara de la fille coule en crise et elle tire mon homme par le bras droit. Je prends son autre bras et nous nous le disputons. Le serveur n'y comprend rien. Il allume les lumières pour nous inviter à partir. La dernière tournée est finie.

La fille s'étouffe dans ses pleurs. Le gars promet de me rappeler bientôt. Je l'envoie se balader dans un champ de fleurs et m'assois dans le premier taxi sans le saluer. Le lendemain, il me demande s'il peut emprunter mes lèvres pour la soirée. Je lui en dénie le droit. Je boude. Il offre de payer la bière; je le rejoins à un concert. Debout dans la foule, il faufile sa main dans mon pantalon. Je feins une crise d'hyperventilation pour quitter plus rapidement. On me transporte sur une civière. Une fois dans la tente des secouristes, je l'embrasse passionnément.

Nos mains se baladent sans gêne. Le chauffeur de taxi nous regarde dans le rétroviseur. Il nous bénit en disant que Dieu aime ce qu'on fait. On ne prend pas le temps d'en douter et on continue. On lui laisse toute la monnaie, empressés de se déshabiller. Je détache sa chemise alors qu'il déverrouille difficilement la porte.

J'enlève mon chandail avant qu'il ne la referme. Je baisse mes pantalons à moitié. Je vise mal et mon tampon plein de sang tombe à côté de sa poubelle. Oups. Il me pousse sur le lit et s'en fout. La tête de lit fracasse le mur et décroche un cadre. La vitre brisée et les taches de sang partout sur sa couette me font sourire au matin.

Jalousie

- *Ya ton sosie a Dieu du ciel :O*
- *Chanceux ! C'est pas tous les jours qu'on voit du beau monde de même ! Prends une photo que je (me) contemple !*
- *Bon Ève [nom fictif] a vu jtavais envoyer un bec pis est fâchée !*
- *Enfuis-toi avant qu'il ne soit trop tard, une femme jalouse, c'est pire que la GRC.*
- *Je peux toujours sortir par la fenêtre de la toilette, mais pour aller où ?*
- *Viens chez moi, tu es toujours le bienvenu !*
- *Est fâchée parce que ton sosie est chixxx*
- *J'la comprends, je suis constamment jalouse de moi et de mes sosies même si ce ne sont que de pâles copies !*
- *Faut pas trop en mettre non plus.*
- *Faut dire les choses comme elles sont !*
- *SOS*
- *Je lui envoie un gros bec mouillé sucré ! S't'a ton tour d'être jaloux !*
- *Ouf, est pas ton genre.*

Et la pile de mon téléphone cellulaire devint anémique.

Raté culinaire

Mes muffins au four lèvent tranquillement. Je danse, je chante et je lis pendant leur cuisson. J'aperçois une ombre. Elle disparaît. Une silhouette sombre se redessine devant ma fenêtre. J'entrouvre. L'air glacial me donne la chair de poule. L'homme respire bruyamment, il doit avoir froid. Je lui propose tout bonnement mon aide.

Maman ! Est-ce l'odeur de mes muffins ou ma danse qui excite cet homme ?

Un pénis blanc niché sur des poils blonds, rien que ça et je n'arrive plus à penser. Il m'a l'air albinos, son teint blanc devient fluorescent dans la noirceur extérieure. J'éteins les lumières pour m'effacer. Il sait que je le regarde, ma curiosité vicieuse le scrute. J'enlève mes vêtements et ne garde qu'un tablier **sexy** et une culotte. Je me fais un chignon et fais la vaisselle. Me sentir observée décuple la sensualité de chaque geste. La douceur des bulles sur mes mains me procurent des frissons. J'en jouis presque.

Je jette mes muffins brûlés à la poubelle, je nettoie la plaque de cuisson et j'avale discrètement mes pilules. Il entre, je l'attendais. Nous baisons. Il se regarde dans le miroir, il est ordinaire. Ses seins me complexent; les miens paraissent minuscules à côté des siens. Je lui tends un soutien-gorge pour que sa poitrine arrête de me frapper. Il rit et il le met. Son reflet efféminé dans la glace ne le freine pas. Je l'arrête en cours de route, beaucoup trop dégoûtée.

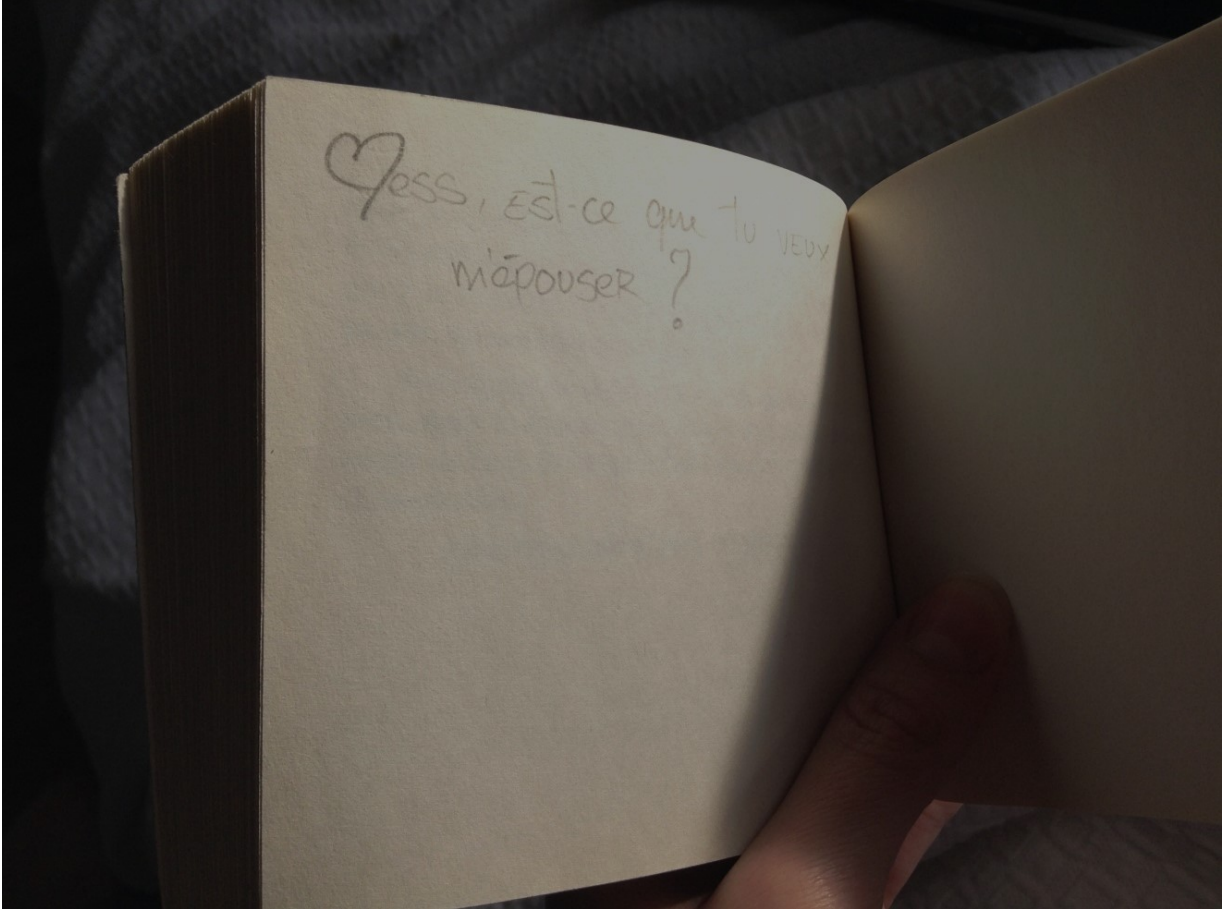
Ma poignée lâche quand il vient pour sortir. Exaspérée, je lui pointe l'autre sortie et cours me laver. Je rêve d'engloutir mes muffins calcinés. J'en sors un de la poubelle. Il goûte vraiment trop mauvais. Je grimace et le recrache. Je maudis Y, je me maudis de m'imposer de telles soirées. Je brûle Y et je le laisse se décomposer dans le compost, dans mon monde imaginaire...

Canard

Si la voyante m'avait dit qu'un jour une retraitée m'inviterait à me battre, j'aurais pouffé de rire et pourtant c'est arrivé aujourd'hui ! On est des petites filles et il nous faut chaque année un calendrier de l'avent. Plein de chocolats à saveur de carton juste pour nous, hurra ! Bref, on attend impatiemment de payer pour déballer notre sucrerie (parce que c'est déjà le premier décembre et qu'on l'aurait sûrement ouvert avant s'il avait trainé sur notre bureau) lorsqu'une vieille impolie nous dépasse. On lui demande gentiment d'aller au bout de la file. Ça dégénère rapidement. Elle invite mon amie à la rejoindre au *rack à becik*, pis les lunettes (moi) aussi. On se jette un regard d'incompréhension puis, une fois dehors, on pouffe de rire.

J'ignore encore pourquoi, mais ça m'a donné envie d'achaler Y. Un simple « couin couin » parce que j'aime bien les canards. Un ami m'a dit un jour qu'on ne peut jamais complètement guérir d'une peine d'amour lorsqu'on a véritablement aimé, on ne peut que se consoler éternellement dans les bras de quelqu'un d'autre. Que voulez-vous, Y n'a jamais pu remplacer Donald Duck dans mon cœur !

Y me répond quelques heures plus tard que je manque d'originalité de lui envoyer un message comme ça par un temps de canard. Je lui profère un mauvais sort. Qu'il pleuve sur lui, qu'il pleuve ! Je lui demande comment il va, il se contente de m'écrire un « couin couin ». Après quelques bières, ça devient encore plus drôle de parler en canard ! Daisy est mieux de m'attendre au *rack à becik* !



Proposition indécente

Je faillis m'étouffer avec mon sushi lorsque ma meilleure amie me proposa du sexe en trio avec son compagnon. Elle reçut quelques grains de riz au visage quand elle m'avoua qu'il répétait mon nom au lit avec elle. Je toussais à manquer d'oxygène au cerveau. Dès que ma glotte se calma, j'avalai plusieurs gorgées d'eau pour soulager ma gorge irritée. Mon amie avait rougi entre-temps. Je racontai une blague plate comme seul Y savait en inventer. Elle fit semblant de rire. L'ambiance continuait de s'alourdir. Je ne commandai pas de dessert ni d'alcool. L'euphorie me rend vulnérable et elle en aurait profité.

Je dormis chez elle quelques semaines plus tard. Elle et son copain sautèrent dans mon lit comme des gamins enjoués. Ils chantèrent et me chatouillèrent pour éveiller mes sens, ou juste pour me réveiller, pour m'emmerder. Les deux étaient nus sous leur robe de chambre. Je vis un sexe mâle un peu tendu et un bikini frisé probablement jamais rasé. Je ramenai ma couverture par-dessus ma tête pour ignorer leur manège. L'un d'eux péta. Je secouai les draps et ils me coincèrent. On s'endormit.

Miam miam

Hier, j'ai vu une étoile filante dans le ciel – sinon c'était un OVNI ou un avion. Mon souhait était tout autre, mais j'ai quand même passé une belle nuit. J'ai dormi en sandwich, un bras d'homme sur moi et mon bras sur une femme – pas ma meilleure amie ni une Latina. Nos peaux moites l'une contre l'autre adhèrent ensemble. Je ne peux pas bouger sans les tirer avec moi tellement nous sommes collés. J'aimerais partir sans les réveiller, question d'éviter le malaise. J'irais acheter des pâtisseries pour toute la famille et agirais comme si je ne m'étais jamais retrouvée nue entre eux. Trop tard, ils s'étirent. Les deux se demandent lequel a réussi à me séduire. Aucun. Je me brosse les dents et m'évade.



En finir

Je renvoie des bruits de canard par messagerie texte à Y. Il doit avoir la tête dans l'eau car il ne m'entend pas. Je m'enferme avec ma duchesse et je pleure jusqu'à la crise d'hyperventilation. Je pioche sur le mur. Il a oublié qu'il m'a aimée jadis. Ça m'enrage. Des années de thérapie me permettent de l'exprimer clairement : il me manque avec toute la puissance d'un drame d'adolescents. J'ai la mélancolie tatouée au fiel sur le cœur et un goût amer persistant dans la bouche à cause de tous mes médicaments.

J'invite un quasi inconnu chez moi pour me calmer. Il a une petite dent croche, mais je le trouve mignon avec son accent français. Nous baisons dans ma cuisine sans rideau. Son sperme mousse, ça m'intrigue. Le lendemain, je rencontre un autre homme sur le Mont-Royal. Nous buvons le vin de fraises que ma mère m'a ramené de la Gaspésie. Le belvédère est magnifique tard la nuit. Hélas, il y a un couvre-feu. La police nous le rappelle et nous tasse. On s'enfuit comme des gamins pris en flagrant délit. Je me retrouve dans une chambre de motel crade avec la télé en couleurs. Un lit d'eau houleux nous attend ! J'espère qu'il n'a pas le mal de mer. Nous avons trois heures tapant. Il me mange en rugissant, je le pousse et le suce un peu. On baise par-dessus les draps pour ne pas perdre de temps. Il éjacule proprement dans le lavabo. Tout va trop rapidement. Je le regarde s'endormir. Les yeux fermés, ses traits me rappelaient Y. Le taxi coûte vraiment cher. Zzz.

Pyromanie

Petite, j'adorais jouer avec le feu pendant que ma mère regardait ses téléromans. J'attrapais les allumettes sur la toilette et je me trouvais une cachette. Je cassais la plupart. Quand je réussissais par magie à en allumer une, j'étais à tout coup fascinée par la lueur splendide à laquelle je donnais vie. Elle valsait sous mes yeux absorbés. Je jubilais jusqu'à ce que je me brûle et échappe l'allumette en feu. Je l'éteignais alors avec mon pied et recommençais à en casser.

Un peu moins petite, je fabriquais mes propres chandelles. Je faisais fondre de la paraffine et j'ajoutais quelques bouts de crayons de cire pour la couleur. Une fois, j'ai ajouté des gouttes d'eau de Cologne pour homme. Le parfum de mon père n'est pas l'ingrédient magique que j'espérais.

Sophie Calle: Soi en négatif

Essai

Le bonheur ni la jalousie, la joie ni le deuil ne s'éprouvent au premier moment de leur impression, mais plus tard, quand ils réapparaissent au stéréoscope de l'introspection, pour l'intermittence de l'anamnèse ou pour l'adoration personnelle. Le développement révèle la vérité, dont la recherche et la survenue instituent le narrateur, lequel est donc un photographe spirituel.

Thélot (2003)

Introduction

Perdre une photographie entraîne déjà un malaise psychique, comme une cécité momentanée sur le passé, une tranche de vie que l'on croyait préservée qui s'enfuit à jamais dans le néant alors qu'elle perdrait pourtant notre intérêt une fois rangée et préservée dans un album. Pourquoi cette obsession de conservation si c'est précisément ce qui disparaît qui nous hante à la façon de *L'Image fantôme* d'Hervé Guibert (1981), de cette photo parfaite de sa mère qui ne s'est jamais inscrite sur la pellicule? Son inexistence a permis la naissance d'un livre. Si la pellicule avait été bien mise en place, seul le portrait aurait existé. La littérature se délecte de la photo disparue, cachée, jamais prise.

Sophie Calle rend bien compte de ce phénomène de préservation de soi et des autres. Elle se consacre aux disparus, aux ombres et aux traces tout en s'inscrivant dans son œuvre. Son jeu complexe de révélations s'accomplit par l'exposition qu'elle fait d'elle-même et de toute sa vie, laquelle est régie par un pacte autobiographique avec son public et par un réseau intertextuel complexe. Elle n'est toutefois pas dans l'impossibilité de nous tromper, de nous exclure de son intimité ou de se dédoubler en personnage de fiction (*Doubles-Jeux*, 1998), car la ligne est mince entre sa vie et son œuvre. Elle s'inscrit sans apparaître, du moins pas sans se dissimuler derrière les autres. Elle rapporte leurs témoignages, les prend en photo, les suit à travers les rues de Venise (*Suite vénitienne*, 1983), les engage pour la suivre dans *La Filature* (*À Suivre*, 1998), invite toutes les personnes listées dans un carnet d'adresse trouvé par hasard à décrire l'homme qui l'a égaré (*Le Carnet d'adresse*, 1998), les épie au guichet

automatique (*En Finir*, 2005), s'immisce dans leur musée (*Appointment with Sigmund Freud*, 2005) ou souffre de leur perte (*Douleur exquise*, 2003).

Se raconter oblige à inviter les autres dans ses récits. On découvre Sophie Calle dans l'ombre laissée par tous ces autres qu'elle rapporte, dans les malheurs qu'elle exploite, mais aussi par l'entremise des absents. Ses projets avec des aveugles vont dans le même sens, puisque tout est noir pour ceux qu'elle interroge. La performance de Calle se fait décidément en *négatif*. Le terme négatif renvoie à son usage de la photo, à l'aspect parfois très sombre des événements qu'elle rapporte et à sa façon d'apparaître là où elle ne se rend pas visible a priori. Le négatif permet aussi la reproduction presque infinie de soi et la mise en images d'une vie. Les couleurs inversées laissent deviner les instants de bonheur qui ont précédé le malheur. Calle ne livre pas les instants magiques de la vie. Ils doivent tremper dans un bassin révélateur pour prendre forme. La vie de sa mère se dévoile à sa mort (*Rachel-Monique*, 2012), ses relations amoureuses nous parviennent en rétrospective après la rupture (*Prenez soin de vous* (2007), *Douleur exquise*) et même les objets d'arts (*Disparitions*, 2000) ne gagnent de la valeur qu'une fois dérobés. Son œuvre se livre comme un ensemble de pellicules qu'elle développe à son rythme – certains projets s'échelonnent sur des années. Le noir cache le blanc jusqu'à l'impression tout comme les autres dissimulent parfois Calle dans sa performance de soi *en négatif*.

Pacte autobiographique, intertextualité et tromperie

Calle signe un pacte autobiographique complexe avec son public. Elle est à la fois auteure, narratrice et personnage. Elle remplit ainsi tous les critères de l'autobiographie telle que définie dans *Le Pacte autobiographique* par Philippe Lejeune (1996), mais jusqu'où pousse-t-elle les limites du genre ? Elle joue constamment avec cette impossibilité de distinguer le vrai du faux, le véritable du fabriqué. Elle va jusqu'à intituler une de ses expositions *Des Histoires vraies* pour clore le débat et le questionnement sur la véracité de ses récits (Stech, 2007, p. 103), mais elle nuance, en précisant qu'après le travail de construction qui se fait autour des anecdotes, il en résulte toujours de la fiction.

Tantôt Calle assume pleinement la part conceptuelle de son cheminement artistique, tantôt elle s'en détache en prétextant une démarche personnelle. Elle poursuit ainsi son travail de mystification en entrevue et brouille les pistes sur l'authenticité de son autobiographie. Son œuvre se livre plus vraie lorsqu'elle décrit une habitude due à son déficit mémoriel plutôt qu'une longue recherche esthétique. Questionnée sur l'utilisation conjointe du littéraire et du photographique, Calle a répondu:

Ça s'est fait tout seul. J'ai une mémoire défaillante. Donc cela a toujours été automatique pour moi de prendre des notes. À mes yeux, ce n'était ni de la littérature ni de la photographie. Plutôt un constat, des souvenirs, des traces. Ensuite, je me suis aperçue que mes textes ne se suffisaient pas à eux-mêmes, pas plus que mes

photos puisque je n'étais pas photographe, je n'avais même pas intérêt d'ailleurs à le devenir. À part pour les tombes, il y a toujours eu liés, ce besoin d'écrire et ce besoin de photographe. (Stech, 2007, p. 97)

Les photographies constitueraient en quelque sorte des notes, des archives de sa démarche pour combler les trous de sa mémoire, documenter sa vie. Autant de photographies que de preuves que *ça-a-été*¹, qu'elle a été et dont elle réitère l'authenticité dans ses entrevues. Son stratagème peut être remis en question. Dans *Des Histoires vraies*, le moment décrit est rarement celui de la photographie qui est le plus souvent une mise en scène ou une représentation symbolique. Les souvenirs fabriqués après coup sont à l'image de l'anecdote sur sa photographie de mariage:

Notre hymen improvisé, au bord de la route qui traverse Las Vegas, ne m'avait pas permis de réaliser le rêve inavoué que je partage avec tant de femmes: porter un jour une robe de mariée. En conséquence, je décidai de convier famille et amis, le samedi 20 juin 1992, pour une photographie de mariage sur les marches d'une église de quartier à Malakoff. (*Des Histoires vraies*, p. 68-69)

Ladite photographie de mariage est pourtant des plus communes et crédibles (si ce n'était de la photo de l'enseigne de mariage au service au volant de la Little White Chapel qui la précède de quelques pages). L'extrait montre d'abord qu'on peut recréer le moment en trichant et y inclure la robe et la famille qui aurait dû y figurer. La photo mêle le rêve et la réalité. Elle trahit aussi la fabrication du caractère autobiographique de l'œuvre de Calle et soulève le doute sur l'authenticité de ses autres clichés et

¹ Concept élaboré par Roland Barthes dans *La Chambre claire* selon lequel la photographie atteste la présence de son objet, car elle ne peut pas mentir. Il a dû être présent devant l'objectif pour s'imprimer sur la pellicule. (Barthes, 1980, p. 120)

documents. Revient alors au lecteur de nuancer la vérité: elle s'est mariée, l'invention: le décor.

La photographie aurait été tout aussi construite si elle avait tenté de coller à la réalité en recréant de toutes pièces le mariage tel qu'il a été vécu. Dans *Des Histoires vraies*, Calle raconte qu'elle avait l'habitude de tenir le pénis de Greg, son ancien compagnon, lorsqu'il pissait, car elle avait ce fantasme d'être un homme. Au moment du divorce, elle lui demande de recréer la scène en studio (p. 73). Devant la caméra, ils jouent, ils posent. Un intrus transforme leur habitude. Rien de naturel dans le studio, le seau, et la lentille. Elle est pourtant plus vraie que la photo d'un homme sans sexe (p. 63), assurément trafiquée. Il y a toujours de la fiction découlant de l'acte de création, que ce soit sous les mots ou devant l'objectif :

Le roman autobiographique va se définir par sa politique ambiguë d'identification du héros avec l'auteur : le texte suggère de les confondre, soutient la vraisemblance de ce parallèle, mais il distribue également des indices de fictionnalité. L'attribution à un roman d'une dimension autobiographique est donc le fruit d'une hypothèse herméneutique, le résultat d'un acte de lecture. Les éléments dont dispose le lecteur pour avancer cette hypothèse ne se situent pas seulement dans le texte, mais aussi dans le péri-texte, qui entoure le texte, et dans l'épi-texte, c'est-à-dire les informations glanées par ailleurs. (Gasparini, 2004, p. 32)

L'usage de la photographie varie à l'intérieur de l'œuvre callienne. L'image fait des clins d'œil au texte. Elle peut aussi l'illustrer, entrer en dialogue avec lui ou en effectuer une mise en regard, mais elle semble surtout créditer d'authenticité les récits, au même titre que les prises de vues d'un détective privé. En quoi la photographie

permet-elle d'établir une preuve ? Est-ce qu'un escarpin rouge prouve qu'elle a jadis volé une paire de chaussures ? Est-ce qu'un lit vide prouve que Greg avait besoin de se marier pour avoir une érection ? Est-ce qu'une lettre prouve qu'il y a bel et bien une rivale ? D'autres procédés, tels que l'apparence négligée des photographies suggèrent que cette fonction renforcerait le pacte autobiographique :

[Calle] crée à partir d'un projet ou d'un "scénario" déterminé, des images qui sont davantage un registre comptable (des instants vécus) que la source d'émotions esthétiques. L'amateurisme apparent des clichés relève d'une intention auctoriale et contribue à mystifier le lecteur. (Guichard, 2004, p. 77)

Selon Barthes, « [t]oute photographie est un certificat de présence » (Barthes, 1980, p. 135) et permet de valider le passé, car l'objet de la photo a nécessairement été. La photographie possède une valeur de pièces à convictions que les mots n'obtiendront jamais puisqu'ils sont associés à la fiction. Or, ce souci d'authenticité n'est qu'un stratagème miné par la construction callienne « puisque le référent échappe constamment, lissé par la voix commune de Calle, déserté par des photographies qui mettent en scène l'absence ou des fragments échappés à une somme incertaine » (Snauwaert, 2006, p. 46). Il en résulte donc un effet de réel tel qu'élaboré par Barthes : « la carence même du signifié au profit du seul référent devient le signifiant même du réalisme : il se produit un *effet de réel*, fondement de ce vraisemblable inavoué qui forme l'esthétique de toutes les œuvres courantes de la modernité. » (Barthes, 1968, p. 88) Les *effets de réel* se retrouvent aussi dans les descriptions méticuleuses, le style très factuel, les listes et les détails qui participent davantage au caractère vraisemblable de l'œuvre qu'à son développement.

Les objets photographiés dans des *Histoires vraies* sont repris dans *Appointment with Sigmund Freud* et ils sont placés parmi ceux du célèbre psychanalyste. Le mélange de deux vies, de deux époques, a une allure anodine et pourtant, l'exposition des effets de Calle disséminés à travers le musée plutôt que présentés page après page crée un effet de réel. La fausse photographie de mariage encadrée à côté de celle de Freud sur une table, parce qu'elle regagne sa position et son rôle habituels, redonne du pouvoir au caractère authentifiant de la photographie. L'escarpin rouge, traînant dans une armoire du 19^e siècle devient moins quelconque que lorsqu'il était pris isolément. Une lettre d'amour que son ancien amant avait écrite pour une autre femme devient aussi plus légitime sous la machine à écrire. C'est d'ailleurs sous une machine à écrire qu'elle l'aurait initialement trouvée. En revanche, d'autres contextualisations comme le croquis de Calle parmi les diplômes de Freud accentuent l'altérité: les objets de Calle n'appartiennent pas à la maison. Elle s'y est infiltrée comme elle s'immisce dans les vies de tant d'inconnus. Cette altérité est constituante chez Calle. Elle inclut constamment les autres, leurs témoignages, leurs photographies, leurs dessins, leurs vies... leur absence. Elle crée son propre musée et collectionne les bribes de son quotidien pour les transformer en exposition. Elle expose ses cadeaux derrière une vitrine dans *Le Rituel d'anniversaire* (1998) et plus récemment dans *Moi aussi* (2012). Les cadeaux, les billets de trains, les lettres, les photographies et les notes sont collectionnés comme autant de preuves qui attestent de l'existence du personnage Sophie Calle.

L'impact de l'image dans *Douleur exquise* réside non pas dans l'étalage de souvenirs, mais dans la temporalité ambiguë, un avant du point de vue de l'après, et dans la construction et la narration de l'archive et d'une rétrospective conduite par la fatalité. La première partie du livre présente une série de photos étampées de la mention « Douleur J - [le nombre de jours restants avant sa rupture] ». Son voyage au Japon prend fin et elle pense retrouver l'homme qu'elle aime. Au cœur du livre, une photographie en double page : le lit de la chambre d'hôtel où elle attendait son amoureux et le téléphone rouge qui lui a appris qu'il ne la rejoindrait pas en Indes comme promis puisqu'il avait rencontré une autre femme. Dans la deuxième partie, elle réécrit sur la page de gauche le récit de sa rupture toujours sous l'image de la chambre d'hôtel et elle rapporte sur la page de droite les réponses reçues à sa question « Quand avez-vous le plus souffert ? » (p. 202) illustrées par une photo. Elle confronte ainsi sa souffrance à celle des autres dans le but de la mettre en perspective et de se guérir. Le processus thérapeutique par l'épuisement et la relativisation a été publié quinze ans après l'événement.

Les documents présentés dans *Douleur exquise* n'ont eu de la valeur qu'après la rupture. Le billet de train, tout comme les autres archives personnelles, témoigne d'un passé, banal certes, mais poignant parce que pris dans l'engrenage du décompte enclenché. Il peut difficilement être pris isolément. Exclue de l'enchaînement auquel il participe, il ne vaudrait pas plus qu'une photo sortie d'un album, de son ensemble. L'archive appartient à un autre temps, elle ne vit ni dans le passé, ni dans le présent, mais dans une conciliation entre les deux. Le document perd la fonction qu'il avait au départ pour en trouver une autre. Elle avait conservé des éléments sans savoir qu'ils

lui permettraient d'étaler ce qu'il lui restait de l'attente, de la douleur et de la guérison. Leur banalité s'enrichit après la rupture et crée un effet de prémonition *a posteriori*. Ils rendent la frivolité préalable déchirante alors que la douleur devient de plus en plus inéluctable. C'est pourtant dans les interstices laissés par les autres et les objets qu'elle présente que Calle se donne à lire, et non dans le trop-plein d'attestations d'elle-même. Comme l'indique Jean-Paul Guichard au sujet de l'accumulation documentaire, elle s'efface beaucoup plus derrière ses pièces qu'elle ne se montre:

La part autobiographique est faible dans le travail de Sophie Calle. La multiplication des preuves photographiques forme un écran impénétrable qui rend impossible tout accès à ce qui fonde l'autobiographie ou l'autofiction: l'intime. Et ce qui peut sembler livrer une partie du secret de la personne Sophie Calle ne fait qu'ajouter à la mystification: c'est le cas de la série consacrée au choix d'une tombe au cours d'une visite au cimetière avec son père: l'homme photographié est-il le père ? La réponse importe peu. Nous avons affaire à une œuvre composite, ne correspondant pas aux catégories «traditionnelles» de l'usage de la photographie ou de la création littéraire. (Guichard, 2004, p. 80)

Elle effectue en cela un glissement de l'intimité vers l'extimité dont il sera question plus loin.

L'œuvre de Sophie Calle déborde du cadre des expositions et des livres. Elle ne se contente pas de refléter la vie de l'artiste, elle la constitue. L'épitexte, le paratexte et l'intertextualité contribuent au jeu auquel elle s'adonne. Les entrevues qu'elle accorde alimentent tout autant sa fiction. Ses vies inventée et réelle fusionnent. Elle reproduit un extrait d'*À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* d'Hervé Guibert (1990) dans *Douleur exquise*. Elle livre une clé du roman : Anna, c'est elle. Elle n'est pas que

double, elle est triple : Sophie-Anna-Maria. Elle incarne le personnage fictif qu'a créé Paul Auster dans *Leviathan* (1992) à partir d'elle puis elle se transforme elle-même en Maria et se plie aux exigences du rôle. *Des journées entières sous le signe du B, du C, du W* l'amène à composer ses journées avec des contraintes dignes de George Perec afin d'imiter Maria dans la série *Doubles-jeux* (1989). Sa journée sous *C comme confession* commence comme suit : « Comme le Cœur Concilie les Choses Contraires, la Cérémonie du C m'a Conduite dans un Confessionnal Confesser ma Cécité et mes Carences Concernant la Croyance. » (*De l'Obéissance : Le Régime chromatique : Des Journées entières sous le signe du B, du C, du W*, p. 53). Elle pousse encore plus loin en demandant à Paul Auster d'écrire une année de sa vie qu'elle pourrait suivre à la lettre. Le projet paraît trop hasardeux, alors il lui énonce quelques règles simples à suivre (Calle & Auster, 1998) : Sourire, offrir des sandwiches, discuter de la météo. Tant de choses simples qui prennent une allure loufoque sous le cachet personnel de Calle.

Elle se lie dix années plus tard à la voyante Maud Kristen et lui demande à son tour de lui tracer un trajet à suivre. Est-ce parce qu'il n'y a pas de situations propices qu'elle tente d'en créer ? Quoiqu'il en soit, elle prend les indications au sérieux dans *Où et quand - Berck* : « Éviter de me demander ce que je fais là. / J'y suis parce que c'est la règle du jeu. » (p. 95) Elle s'abstient néanmoins de demander aux handicapés de Berck ce qu'ils ont perdu dans leur enfance. Elle projette de mentir ou d'inventer plutôt. N'est-ce pas précisément comme ça que se construit son autofiction: du vrai jusqu'à ce qu'il faille du faux ?

Elle passe d'un univers à l'autre et se tient à l'enjambement de la fiction et de la réalité. Sa vie devient un théâtre avec différents metteurs en scènes, une juxtaposition de créateurs. Il n'y a plus de cinéma, de littérature ni de photographie, il n'y a plus de son, de mot ni d'image, il y a *elle* dans une performance de soi, voire une mythologie de soi. Son personnage prend vie et devient autonome:

La duplicité assumée du *double-je* projette donc Calle dans une fiction de soi qui n'est plus du seul ressort de l'artiste, mais qui peut, en digne figure mythologique, être récupérée et dont les actes peuvent être narrés par tout le monde. Héroïne de sa propre vie, elle apparaît à la fois dans les épopées personnelles d'autres artistes et dans les médias où son visage en madone éplorée fait désormais la couverture des magazines d'art. (Nachtergaele, 2012, p. 240)

Elle détruit non seulement la barrière entre le vrai et le faux, mais celle entre la vie et l'œuvre. Elle se plie aux caprices de la fiction, la provoque. Chloé Delaume y voit une fonction de l'autofiction, ce n'est plus tout à fait de l'autobiographie :

Du réel effectuer une modification. C'est à ça que ça sert, aussi, l'autofiction. Imposer le temps interne à l'horloge du dehors. Agir, avoir une prise, forcer les événements. Assigner le réel à la fiction de l'intime. Le travail de Sophie Calle, à mes yeux, va en ce sens. Vie et œuvre se confondent, elle s'est faite l'héroïne d'aventures qui s'écrivent par-delà les supports confinés artistiques. Parfois, l'autofiction se fait participative. (Delaume, 2010, p. 73)

Calle s'impose des contraintes strictes, comme *Le Régime chromatique* qui la pousse à manger selon des couleurs pour imiter Maria, son double. Les règles qu'elle s'oblige à respecter sont aussi d'ordres stylistique et formel. Son *Rituel d'anniversaire*, qui consiste à inviter autant de convives que son âge et à photographier et noter tous ses cadeaux n'a rien de naturel ni de mensonger, il constitue une démarche artistique avouée. La mise en évidence du dispositif autobiographique témoigne de la

contemporanéité de l'œuvre callienne (Richard, 2013) puisque traditionnellement, toute transgression devait rester dissimulée.

Il y a moins d'un siècle, Proust (1954) attaquait violemment Sainte-Beuve. Il mettait à mal ses critiques fondées sur l'analyse de la vie de l'auteur et préférait les analyses formelles et stylistiques. Proust a développé le concept de l'*autre moi*; la personne qui écrit n'est pas l'être social présent dans les salons et les autres événements mondains. Il fallait ainsi selon lui considérer l'auteur et l'homme de façon distincte et ne pas critiquer une œuvre d'après les valeurs morales du nom sur la couverture. L'autobiographie callienne se veut à l'antipode de l'autre moi, car elle revendique l'unicité de l'auteur-narrateur-personnage, même si le Moi évolue sans cesse et n'a pas d'identité fixe. Chez Calle, l'autofiction remplace l'autobiographie, mais est-ce que le préfixe auto convient pleinement à l'œuvre de Calle ? Elle n'est plus tout à fait elle. Son Je se double, se détache d'elle et pose le défi d'identifier la fine frontière entre elle et lui, entre elle et son art.

Altérité et deuil

L'inscription de soi, malgré ses allures narcissiques, naît du besoin de s'extérioriser et d'entrer en contact avec notre entourage. Toute écriture vise d'abord à être lue par d'autres, ou du moins par un soi futur. Calle aurait d'ailleurs commencé ses récits autobiographiques chez le psychanalyste (Stech, 2007, p. 98). Dans *Prenez soin de vous*, elle demande à une centaine de femmes d'analyser la lettre de rupture qu'elle a reçue. La missive est lue et relue sous tous les angles, puis objectivée, décortiquée et disséquée jusqu'à s'éloigner de sa visée et devenir un simple objet d'études. Pour prendre soin d'elle, Calle a eu recours à toute une gamme de professionnelles qui ont réécrit, chacune à sa façon, la fin de son histoire et l'ont aidée à cheminer dans sa guérison. Le processus reprend celui de la psychanalyse, qui est de mieux se comprendre à travers le reflet qui nous parvient des autres et qui nécessite une coopération entre les individus analysant et analysé. Cette dynamique collaborative imprègne la plupart des performances calliennes, sinon toutes.

La souffrance se trouve à l'origine de plusieurs récits de soi et elle s'y évacue. *Douleur exquise* est la performance d'un deuil, donc d'un rapport à l'autre, aussi subtil puisse-t-il paraître :

Le deuil est immensément rassurant car il nous convainc d'une chose dont nous pourrions douter: notre attachement aux autres. La longue douleur du deuil confirme une chose que la psychanalyse a mise en lumière: avec quelle intransigeance nous sommes dévoués aux gens que nous aimons et haïssons. (Butler, 2002, p. 225)

Calle transmet à travers *Douleur exquise* une douleur commune, celle de la rupture amoureuse qui constitue elle aussi une disparition, celle de l'être aimé. L'histoire de la rupture dans la chambre d'hôtel de New Delhi devient de plus en plus ordinaire une fois juxtaposée aux souffrances des autres. D'après l'entrevue qu'elle a accordée à Bice Curiger (1992, p. 57), l'idée du projet lui est venue dès son retour du Japon après sa rupture. Elle aurait alors appris que son père avait failli mourir et aurait déjà commencé à relativiser sa peine. Toujours selon cette entrevue, elle voulut par la suite recueillir les malheurs des autres après avoir partagé le sien. L'échange, probablement trop lourd à supporter sur le coup, prit quinze années avant d'être livré, toujours supplanté par d'autres idées.

À la fois esthétique et performatif, le deuil s'accomplit grâce aux tragédies des autres et à la réécriture de son histoire dans *Douleur exquise*. Il s'écrit un peu comme un journal intime, puisque l'entrée est régulière. Il préserve le souci des faits tout en permettant l'expression libre des pensées. La répétition souligne et met en évidence le désespoir, l'attention focalisée sur l'événement, le désarroi. Les variations s'opèrent dans la narration, les temps de verbes et l'énergie du style. Au fil des pages, les autres inspirent beaucoup plus de pitié. L'effacement de sa douleur et même de son histoire – reproduit graphiquement par l'impression de plus en plus sombre des mots sur le fond noir de la page les rend illisibles à la fin - laisse place aux récits tragiques des autres sur les pages de droite. Les émotions provoquées s'intensifient par accumulation et deviennent insupportables tout jouant sur l'effet cathartique.

La projection du futur puis le retour sur la rupture racontée par Calle structurent *Douleur exquise*. La temporalité tient de la prédiction. Même la photographie témoigne

du futur, d'une prémonition, contrairement à l'idée qu'elle ne peut attester que le passé (Snauwaert, 2006, p. 34). L'insouciance de l'attente dans la première partie du livre devient de plus en plus poignante puisqu'il est annoncé d'avance que quelque chose d'atroce arrivera. Le décompte n'a pas une valeur de suspense, la rupture est prévue, mais il devient insupportable, de même que la répétition et la réécriture dans la deuxième partie. Il constitue un marqueur temporel efficace et agit comme les listes d'anniversaire et les détails dont Calle a l'habitude, il renforce le pacte autobiographique et crée un personnage temporel, ajoutant une dimension supplémentaire à la narration et à la photographie:

Le décompte auquel s'adonne Sophie Calle supporte la dynamique de l'écriture de soi: il soutient, marque et visibilise la continuité de son vécu. Incrire le temps instant par instant revient à construire le temps comme fondement de son identité et de son authenticité. Cette «exposition de soi», dont le journal intime est le support, consiste à inscrire des dates devenues les garants de l'existence. Photographies, factures, quittances, lettres, télégrammes sont les marques de ce temps, le temps de l'attente, de la douleur et de son extinction. (Sauvageot, 2007, p. 38)

L'étampe rouge infligée aux photographies apporte en plus une montée en puissance, une tension en crescendo, jusqu'à ce que la rupture arrive et nous soulage en quelque sorte. Suit alors un decrescendo où la douleur de Calle en juxtaposition à celle des autres s'amointrit au fil des répétitions pour se réduire à un récit beaucoup moins détaillé. Il ne reste plus que le compte des jours, toujours en rouge, et la photo de la chambre d'hôtel de New Delhi avec le téléphone rouge qui lui a appris que l'homme qu'elle aimait la quittait. Il s'agit d'un livre-objet. La tranche rouge du livre témoigne déjà de la douleur, et le téléphone gravé sur la couverture rappelle l'empreinte ineffaçable de l'appel fatidique. Le projet est introduit en gros caractères sur fond rouge, toute la

partie antérieure à la douleur est encadrée de rouge, puis après la rupture, le cadre devient noir comme le deuil et il ne reste que le temps, en rouge.

Le deuil de Calle l'inscrit dans son rapport aux autres, une interbiographie, puisque nul ne peut se raconter seul. Dans *Douleur exquise*, elle existe par l'entremise de la perte de son amant perdu. Il est possible de retracer les figurants de ses expositions, tout comme il était possible de la reconnaître dans le roman d'Hervé Guibert. Comment créer une œuvre artistique sincère tout en respectant la vie privée des autres et s'éviter des recours judiciaires ? Calle ne semble pas trop s'en préoccuper. Elle convoque volontiers toutes les personnes figurant sur un carnet d'adresse trouvé par hasard. Elle suit un homme à Venise - qui s'efface à un moment et la réconforte dans son absence: « J'en arrive à trouver une consolation dans le fait de savoir qu'il n'est pas là où je le cherche. Je sais où Henri B. n'est pas. » (*À Suivre*, p.51). Pour son projet *L'Hôtel* (1998), elle se fait engager comme femme de chambre et photographie les chambres des clients à leur insu. Dans *Gotham Handbook: New York, mode d'emploi* (1998), elle va jusqu'à décorer un téléphone public et y installer un magnétophone pour rapporter les conversations au risque d'être emprisonnée pendant deux ans (p. 30). Tout peut se faire. Du moins jusqu'à ce qu'elle reçoive des lettres de menaces après la parution du *Carnet d'adresse* dans *Libération* (Obrist, 2006, p. 137). Si elle demeure son principal matériau artistique, elle ne se livre jamais seule. Elle utilise autant de personnages que nécessaire, avec ou sans leur consentement. Elle-même se définit par les autres et les invite constamment dans ses projets. Elle n'a pas pu mener à bien *En Finir*, qui est somme toute le constat de son échec, parce qu'elle n'arrivait pas à s'y reconnaître. La commande consistait à créer à

partir des films d'un guichet automatique, mais rien de personnel ne la liait au projet jusqu'à ce qu'elle le conçoive enfin comme un raté et le rattache à ses autres défaites. Toute son œuvre, qu'elle porte directement sur elle ou pas, compose son autobiographie.

Le détective privé engagé par sa mère sous un faux prétexte nous décrit toutes ses actions avec rigueur dans *À suivre*. Les rôles sont inversés. Il ignore que Calle a commandé son embauche pour recréer une scène de Léviathan où Maria a recours à un détective pour un projet. Calle sait pertinemment qu'elle est suivie. Ses comportements et ses trajets peuvent s'en trouver transformés. Calle est perçue, elle existe donc. L'autobiographie indirecte, puisqu'elle passe à travers le regard de l'agent mais se retrouve tout de même dans le cadre artistique prévu, reproduit les défauts d'authenticité du genre. C'est précisément ce qui le définit : l'impossibilité d'être fidèle à soi lorsqu'on se transpose. Elle se révèle plus limpide via les personnes qu'elle interroge, les conteurs d'histoires qu'elle invite au sommet de la tour Eiffel et *Les Dormeurs* (2000) qui empruntent son lit pour combler son absence entre les draps et lui permettre de se regarder être remplacée dans un lieu aussi intime que lorsqu'elle livre ses histoires. Ces autres lui permettent de s'exprimer et d'entendre. L'effet thérapeutique obtenu dans *Douleur exquise* par l'enchaînement de récits, est aussi rendu possible par la manifestation de son malheur menant à la satisfaction d'un besoin d'extimité telle que la conçoit Serge Tisseron (2001) :

Je propose d'appeler « extimité » le mouvement qui pousse chacun à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique. Cette tendance est longtemps passée inaperçue bien qu'elle soit essentielle à l'être humain. Elle consiste dans le désir de communiquer à propos de son monde intérieur. Mais ce mouvement serait incompréhensible s'il ne s'agissait que de « s'exprimer ». Si

les gens veulent extérioriser certains éléments de leur vie, c'est pour mieux se les approprier, dans un second temps, en les intériorisant sur un autre mode grâce aux réactions qu'ils suscitent chez leurs proches. Le désir d'« extimité » est en fait au service de la création d'une intimité plus riche.

La définition ici proposée est issue de la psychologie. En lettres, l'extime d'Annie Ernaux et de Michel Tournier consiste en la notation de faits extérieurs dans un journal. Il s'agit davantage d'un travail d'observation, d'exploration et de découverte de la part de l'écrivain que d'un processus introspectif. L'écriture s'éloigne du genre du journal intime. L'auteur devient témoin des scènes plutôt que personnage principal. Il voit les événements plus qu'il ne les vit. L'œuvre de Calle se compose entre l'exposition de son intimité et une collection de témoignages, de récits rapportés et de liens aux autres qui l'inscrivent dans un monde plus large et vaste sans toutefois se conformer au concept littéraire de l'extime.

L'autofiction callienne dépasse le cadre de la thérapie et propose en soi un témoignage permettant aux autres de s'identifier et peut-être même de se relativiser. L'appréciation de l'œuvre callienne implique de l'empathie. L'écriture sans fioriture et les situations probables permettent l'identification aux anecdotes racontées :

Ni totalement naturelles, ni totalement fabriquées, les émotions que construit l'artiste sollicitent donc chez son public le remous affectif, esthétique, relationnel. Elles sont plus exactement la résultante d'une coconstruction entre l'individu (le public) et l'environnement sémantique (l'œuvre), entre son vécu, son histoire, sa mémoire et le dispositif (activé). (Sauvageot, p. 188)

L'œuvre naît entre l'auteure et son public dans une sorte de coécriture et de réciprocité. Elle s'alimente des autres autant qu'elle les nourrit. Calle admet toutefois en entrevue qu'elle se permet d'inventer une réponse lorsque personne n'émet celle vers laquelle elle tendait. Dans chaque livre, il y aurait donc un mensonge, une intrusion de fiction

pure, pour mener à bien les projets de Calle, pour montrer la chambre d'hôtel qu'elle n'a pas vue ou le témoignage qu'elle n'a pas reçu (Curiger, p. 55).

Absence et aveugles

En plus d'exploiter l'altérité lorsqu'elle se raconte, Calle se consacre beaucoup à ce qu'on ne peut voir, l'absence, et ceux qui ne peuvent voir, les aveugles. Elle nous confronte constamment au vide laissé et ce, bien au-delà des histoires amoureuses. Monuments historiques, œuvres d'arts, amoureux, elle réanime chaque objet volatilisé. *Douleur exquise* ne peut se lire indépendamment de ses autres projets. Sa petite histoire fait partie d'une histoire plus grande et phagocyte celle des autres. Avant ses ruines amoureuses, les ruines de l'après-guerre: « À Berlin, de nombreux symboles de l'ex-Allemagne de l'Est ont été effacés. Ils ont laissé des traces. J'ai photographié cette absence et interrogé les passants. J'ai remplacé les monuments manquants par le souvenir qu'ils ont laissé. » (*Souvenirs de Berlin-Est*, p. 11) Alors que le projet du livre n'est pas encore annoncé, un document nous indique déjà le sort promis par les députés aux différents monuments: déplacement, conservation ou démantèlement. Les photographies couleurs des espaces vides ou des restes montrent l'état actuel des lieux alors que des photos d'archives accusent le vide. Sans elles, l'absence ne serait pas, mais par la superposition du passé au présent (la photo d'archives vient toujours après), le manque est picturalement incarné. Le texte vient s'accoler aux photos et comble le vide laissé par le temps écoulé entre les deux époques figées sur papier en inscrivant les souvenirs qu'ont laissés les monuments chez les gens. La mémoire étant beaucoup plus fluide et subjective que la photographie, les propos recueillis diffèrent

les uns des autres. À l'impression de la lumière, ils ajoutent l'impression qu'ont laissée les monuments sur la population et rendent le livre plus dynamique.

Fantômes (2000) naît d'une intention similaire. Calle recueille les souvenirs des employés du musée d'art moderne de Paris pour remplacer le *Nu dans le bain* de Bonnard alors qu'il a été prêté. Elle répète les mêmes procédés pour des tableaux absents dans une exposition à New York. Elle crée en quelque sorte son propre tableau en transcrivant les descriptions du personnel et en y intercalant les miniatures des dessins produits. On voit d'abord ce *tableau* à travers les autres, puis on voit apparaître le détail grâce à des plans plus rapprochés. Alors que l'absence naissait de la superposition de la photo du passé à celle du présent dans *Souvenirs de Berlin-Est*, ici, elle naît de cette tentative de commémoration. Ni le dessin ni la description ne sera pourtant fidèle à l'original. Au-dessus d'un dessin, on peut lire: «She's much prettier than this! » (*Fantômes*, p. 31). L'inexactitude avouée (et visible) du dessin est aussi celle du texte: « Immense, terrible. Une femme nue avec un boa rose autour du cou, couchée sur une table comme une pièce de boucherie. C'est tout ce que je me rappelle.» (p. 19) Tenter de reproduire l'absent constitue une quête vaine, condamnée à être sommaire et imparfaite, influencée par notre perception, notre mémoire et notre habileté à exprimer nos souvenirs.

Disparition (2000) s'ouvre sur une volonté à peine différente :

À la suite du vol, les espaces que les tableaux et les objets occupaient sont donc restés vides. J'ai photographié cette mise en scène involontaire de l'absence et demandé aux conservateurs, aux gardiens et à d'autres permanents du musée de me décrire les objets disparus. (p. 11)

Malgré la subtilité des différences, l'absence est livrée autrement: pleinement. Le vide laissé est apparent, rien ne vient le combler sur les photographies de droite. En revanche, on retrouve à gauche les descriptions recueillies et mises dans un cadre. La coexistence de ces photos montre bien que l'un ne remplace pas l'autre. L'auteure varie ensuite les procédés pour les différentes œuvres volées ou détruites, mais la présence même du cadre de descriptions, loin de permettre l'accès à la toile, pointe l'absence du tableau. L'absence est préservée intacte. Ces représentations de l'absence et leurs procédés ne sont pas sans rappeler la photographie des lits vides dans *Douleur exquise* qui accuse l'absence de l'amant; les souvenirs amoureux rapportés qui permettent à leur histoire de survivre et le moulage du corps de l'amant qui le rappelle imparfaitement au jour J - 48.

Une tautologie: la présence est le contraire de l'absence. Qu'advient-il lorsque la présence n'est pas évidente, lorsqu'un sens handicape les interactions possibles ? La surdité, une barrière linguistique ou un trouble de communication g ne l'intersubjectivité réelle. La visite de Calle chez une voyante lors de son voyage au Japon, dans *Douleur exquise*, constitue un très bon exemple de cette volonté de présence trouble. Elle y va alors que ni elle ni son amie ne parle le japonais, et un peu à la manière d'un amoureux parti, d'un tableau dérobé ou d'une jeune femme portée disparue, les paroles incomprises la hantent (*Douleur exquise*, p. 106-107). Elle engage un traducteur lorsqu'elle récidive chez un voyant, mais elle le trouve flou. Elle consulte une troisième diseuse de bonne aventure pour se satisfaire, mais la

communication reste boiteuse et incomplète. La voyante lui suggère de visiter des centres pour invalides, mais sans précision. Calle se retrouve avec plus de questions que de réponses et est confrontée à ses limitations en terre japonaise :

J'ai besoin d'aide pour m'exprimer et pour comprendre: sa proposition doit être une allusion à mon infirmité. Mais elle n'a pas précisé de quelle catégorie d'handicapés je dois me rapprocher. Pourquoi pas les aveugles ? Même le langage des regards sera exclu. Je m'enfoncerai un peu plus. (p. 110-111)

Est-ce que la voyante la redirigeait vers un projet lié à l'empathie ? Maud Kristen, au cours du projet *Où et quand ?*, lit ses cartes et l'envoie plus tard à Berck, une ville réputée pour la réadaptation en raison de ses nombreux hôpitaux accueillant des accidentés (p. 91). Les invalides lui permettraient de mettre sa peine en perspective, mais elle ne leur consacre pas autant de temps qu'aux aveugles.

Elle permet à des citoyens d'Istanbul de contempler la mer pour la première fois dans *Voir la mer* (2013). Non qu'ils soient aveugles, seulement rien n'existe vraiment pour nous tant que nous n'avons pu le contempler. Elle calcule en secondes le temps qu'ils prennent pour la scruter et elle saisit leur première impression. À l'inverse, elle grave les dernières impressions dans *La Dernière image* : elle recueille les dernières images perçues par des personnes devenues aveugles. Elle utilise les mêmes procédés que pour les tableaux manquants. Elle retranscrit les témoignages, puis, sur une autre page, elle prend une photographie respectant la description, une sorte de fac simulé pour remplacer l'image à jamais perdue. On y apprend aussi comment cette vision a disparue, ajoutant l'élément empathique propre à son travail. Un ancien chauffeur y raconte comment un mafioso lui a fait perdre la vue par balle:

Depuis, j'ai oublié le visage de ma femme, celui de mes enfants... Tout s'est effacé. Mais je vois encore clairement un homme sortir d'une voiture, un revolver dans la main gauche. Il est possible qu'un jour cette image disparaisse comme les autres, mais elle ne sera jamais remplacée, il ne restera que du noir. En attendant, c'est la dernière et c'est la seule. (*Aveugles*, p. 79)

Non seulement l'image rapportée est horrible, mais l'obsession qui l'entoure et l'ironie par laquelle il ne voit que cet homme sans pouvoir l'identifier redouble la cruauté et témoigne d'un deuil impossible à faire. Débuter par un témoignage aussi violent percute si fort que d'autres récits peuvent paraître pâles par la suite parce qu'ils se fondent dans l'ensemble, jusqu'à ce qu'une nouvelle bribe de vécu nous touche et suscite à nouveau un mélange de crainte et de pitié. La relativisation propre à *Douleur exquise* demeure alors impossible puisque l'importance accordée à chaque témoignage de personnes aveugles est identique. L'enchaînement confond tous les éléments pour en faire un tout tragique. Pour bien les ressentir, il faut peut-être les absorber individuellement, un peu comme les miracles répertoriés dans *Où et quand ? Lourdes* (2008) qu'on ne peut lire proprement sans d'abord bien séparer les pages translucides, sans détacher chaque histoire de son lot.

Ces visions altérées, comme autant de disparitions, de deuils, de tombes, de pertes, s'intègrent à un projet plus vaste auquel participent aussi des aveugles de naissance. Celle les sonde sur leur conception de la beauté. Les interviewés rapportent parfois ce qu'on leur a décrit comme étant beau, d'autres y vont d'une note plus personnelle et un seul ne cherche pas à combler ce qui lui demeure intangible et y va d'une réponse sobre, mais poignante : « Le beau, j'en ai fait mon deuil. Je n'ai pas besoin de la beauté, je n'ai pas besoin d'images dans le cerveau. Comme je ne peux pas apprécier la beauté, je l'ai toujours fuie. » (*Aveugles*, p. 54) À quoi bon tenter de

recupérer l'irrecupérable ? Si Calle laissait l'absence être absente, que resterait-il ? Elle ? Que serait-elle sans son obsession pour les disparitions ? Peut-être n'est-ce qu'un besoin d'archiver, ou peut-être est-ce le désir de réanimer, de maintenir en vie et de préserver son attachement aux personnes, aux objets et à la beauté, de ne pas pleinement faire son deuil et de se reconstituer par rapport au trou laissé. Exhiber ses cicatrices, son vécu, ses blessures et toujours chercher l'empathie par une source commune d'émotions : le deuil. Sauf qu'il n'y a pas toujours de traces auxquelles s'attacher. Dans *La Couleur aveugle*, Calle «demand[e] à des aveugles ce qu'ils perçoivent et confront[e] leurs descriptions à des textes sur le monochrome de Borges, Klein, Malevitch, Manzoni, Rauschenberg, Reinhardt et Richter.» (p. 57) Plusieurs descriptions se font par la négative, par ce que leur perception n'est pas :

... Pas d'esquisse, pas de dessin, pas de ligne ni de contour, pas de forme, de figure, de premier plan, ni d'arrière-plan, pas de volume ou de masse, pas de cylindre, de sphère, de cône, de cube, etc., pas d'avancée ni de recul, pas de forme, pas de substance, pas de plan, pas de couleurs, pas de blanc, pas de lumière, pas de clair-obscur, pas d'espace, pas de mouvement, pas d'objet, pas de sujet, pas de matière, pas de symbole, pas d'images, pas de signe...
(Aveugles, p. 66)

D'autres témoignent de cette perte : « Les contours du monde objectif s'effacent de plus en plus et ainsi en va-t-il, pas à pas, jusqu'à ce que finalement le monde – tout ce que nous avons aimé et par quoi nous avons vécu – disparaisse de notre vue. » (p. 71) et nous rappellent à quel point tout peut être éphémère si on ne se dépêche de le fixer.

Conclusion

Calle déroule doucement le film de sa vie sous nos yeux curieux. Elle mêle réel et fiction. Elle enchaîne les malheurs et les situations absurdes dans sa performance de soi *en négatif*. Ses projets trahissent certaines obsessions même lorsqu'elle n'est pas le sujet principal de son exposition. Ses fragments autobiographiques se répètent et se font écho d'une œuvre à l'autre. Elle met de l'avant sa démarche artistique plutôt que de s'effacer. Elle se montre multiple et manie habilement les effets de réel en photo, en vidéo, en littérature et jusque dans les entrevues. Elle transpose avec autant de force le deuil, le manque, l'absence et le vide. Calle, en tant que personnage, trempe dans le révélateur et le papier se noircit entre tous les espaces occupés par les autres, la laissant apparaître entre autres par ses obsessions. Son image se fixe d'une œuvre à l'autre, d'un auteur à l'autre. Elle nous dupe sur son identité et ne se montre toujours qu'en rétrospective. La performance de soi résulte d'un long travail qui permet de s'exhiber peu à peu et de laisser apparaître chaque détail avec précision. Il faut encore faire les retouches, arrondir le plat, embellir, ou enlaidir, mais la matière se trouve d'abord en soi et dans les bribes qu'on en conserve.

Calle donne à voir comme une caméra avec une pellicule infinie. Elle tire son succès de sa capacité à mémoriser sur papier sa vie et celle des autres. Entre la surexposition de Calle et le quasi anonymat de Réjean Ducharme, y a-t-il de la place pour une écriture de soi secrète, un négatif resté encodé ? Ou au contraire, irons-nous encore plus loin que filmer la mort de nos parents et transformer leurs funérailles en

performance comme l'a fait Sophie Calle au décès de sa mère ? Jusqu'où se dévoiler avant de ressentir le besoin de se cacher ?

Bibliographie

Corpus primaire

Calle, S. (2003). *Douleur exquise*. Paris: Actes Sud.

Calle, S. (2002). *Des Histoires vraies*. Arles: Actes Sud.

Corpus secondaire

Auster, P. (1992). *Leviathan*. New York: Viking.

Calle, S. (1998). *À suivre*. Arles: Actes Sud.

Calle, S. (2005). *Appointment With Sigmund Freud*. New York, N.Y.: Thames & Hudson; London: en association avec Violette Editions.

Calle, S. (2011). *Aveugles*. Arles : Actes Sud.

Calle, S. (1998). *Le Carnet d'adresse*. Arles : Actes Sud.

Calle, S. (2000). *Disparitions*. Paris: Actes Sud.

Calle, S. (2000). *Les Dormeurs*. Arles : Actes Sud.

Calle, S. (1998). *Doubles-jeux*. Arles : Actes Sud.

Calle, S. (2005). *En finir*. Arles : Actes Sud.

Calle, S. (2002). *L'Érouv de Jérusalem*. Arles : Actes Sud.

Calle, S. (2000). *Fantômes*. Paris: Actes Sud.

Calle, S. & Auster, P. (1998). *Gotham Handbook : New York, mode d'emploi* (traduit par Christine Le Bœuf). Arles: Actes Sud.

Calle, S. (1998). *L'Hôtel*. Arles : Actes Sud.

Calle, S. (2012). *Moi aussi*. Paris : Éditions 591.

Calle, S. (1998). *De l'Obéissance : Le Régime chromatique : Des Journées entières sous le signe du B, du C, du W*. Arles : Actes Sud.

- Calle, S. (2008) *Où et quand – Berck*. Arles: Actes Sud.
- Calle, S. (2008). *Où et quand – Lourdes*. Arles: Actes Sud.
- Calle, S. (2008) *Où et quand – Nulle part*. Arles: Actes Sud.
- Calle, S. (1998). *Les Panoplies*. Arles : Actes Sud.
- Calle, S. (2007). *Prenez soin de vous*. Paris: Actes Sud.
- Calle, S. (2012). *Rachel-Monique*. Paris : Xavier Barral.
- Calle, S. (1998). *Le Rituel d'anniversaire*. Arles : Actes Sud.
- Calle, S. (1999). *Souvenirs de Berlin-Est*. Paris: Actes Sud.
- Calle, S. (1983). *Suite vénitienne* suivie de Baudrillard, J. *Please follow me*. Paris : Éditions de l'étoile.
- Calle, S. (2013). *Voir la mer*. Arles : Actes Sud.
- Clay Mendoza, V. (2012). *Sans titre*. [Portrait d'artiste]. France : Folamour Productions/France Télévisions, Empreintes.
- Delaume, C. (2010). *La règle du je : autofiction, un essai*. Paris : Presses universitaires de France.
- Ernaux, A. (1993). *Journal du dehors*. Paris : Gallimard.
- Ernaux, A. & Marie, M. (2005). *L'Usage de la photo*. Paris : Gallimard.
- Guibert, H. (1990). *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Paris: Gallimard.
- Guibert, H. (1981). *L'Image fantôme*. Paris: Éditions de minuit.
- Laurens, C. (2004). *Cet absent-là*. Paris: Éditions Léo Scheer.
- Proust, M. (1993). *Le Temps retrouvé*. Paris : Librairie générale Française.
- Tournier, M. (2002). *Journal extime*. Paris : La Musardine.

Ouvrages critiques et théoriques

- Auger, M. & Girardin, M. (dir.) (2008). *Entre l'écrivain et son oeuvre: In(ter)férences des métadiscours littéraires*. Coll. « Convergences »: Québec: Éditions Nota Bene.
- Bajomée, D. & Dor, J. (dir.). (2011). *Annie Ernaux: Se perdre dans l'écriture de soi*. Paris: Klincksieck.
- Barthes, R. (1984). «La Mort de l'auteur ». Dans *Le Bruissement de la langue*. Coll. « Barthes, Roland. Essais critiques 4 »: Paris: Éditions du seuil.
- Barthes, R. (1980). *La Chambre claire*, Paris : Cahiers du cinéma.
- Barthes, R. (1968). « L'Effet de réel ». *Communications*. Volume 11, Numéro 1, p. 84 à 89.
- Baudrillard, J. (1999). *Le Complot de l'art & Entrevues à propos du "Complot de l'art"*. Paris: Sens & Tonka.
- Baudrillard, J. [et al.]. (1999). *Sophie Calle*. London England : Whitechapel Gallery.
- Benjamin, W. (2012). *Petite histoire de la photographie*. Paris: .Éditions Allia.
- Boorstin, D. J. (2012). *Le Triomphe de l'image* (traduit par Mark Fortier). Montréal: Lux Éditeur.
- Bouju, E. (2012). Sombrier dans la mémoire. *Le Magazine littéraire*. N° 520, p. 56 à 57.
- Brunet, F. (2000). Image exacte, dispositif, signe: vers une pensée de la photographie. Dans *La Naissance de l'idée de photographie*. Paris: Presses universitaires de France.
- Butler, J. (2007). *Le Récit de soi* (traduit par B. Ambroise & V. Aucouturier). Paris: Presses universitaires de France.
- Butler, J. (2002). Garder les choses en mouvement: L'« identification refusée » de Judith Butler. Dans *La Vie psychique du pouvoir: L'Assujettissement en théories* (traduit par Philips), A. Paris: Éditions Léo Scheer.
- Collins, A. Y. (1984). The Process of catharsis. Dans *Crisis & catharsis: The Power of the apocalypse*. Philadelphia: The Westminster press.
- Cotton, C. (2005). *La Photographie dans l'art contemporain* (traduit par P. Saint-Jean). Paris: Thames & Hudson.

- Doubrovski, S., Lecarme, J. & Lejeune, P. (dir.). (1993). *Autofictions & cie*. Coll. « Cahiers du RITM 6 »: Nanterre : Centre de recherches interdisciplinaires sur les textes modernes, Université de Paris X.
- Farge, A. Le Temps logé en la photographie. À partir de Barthes et Kracauer. *Intermédialités: filer (Sophie Calle)*, No 7, printemps 2006, p. 205 à 213.
- Fedida, P. (1978). *L'Absence*. Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1993). « Le créateur littéraire et la fantaisie ». In *L'Inquiétante étrangeté et autres essais* (traduit par Bertrand Féron). Coll. « Folio/Essais ». Paris : Gallimard, p. 29 à 50.
- Gasparini, Ph. (2008). *Autofiction. Une aventure du langage*. Paris: Seuil.
- Gasparini, Ph. (2004). *Est-il je ? : Roman autobiographique et autofiction*. Paris : Éditions du Seuil.
- Gratton, J. (2003). Poétique et pratique du recueil photo-textuel dans l'œuvre de Sophie calle. Dans Irène Langlet (dir.), *Le Recueil littéraire. Pratiques et théorie d'une forme*. Rennes, Les Presses universitaires de Rennes.
- Guibert, H. (1999). « « Suite vénitienne » de Sophie Calle – Le chichi de Sophie » & « Deux livres de Sophie Calle – Les tribulations de Sophie en enfance ». Dans *La photo, inéluctablement : recueil d'articles sur la photographie, 1977-1985*. Paris: Gallimard.
- Guichard, J-P. (2004). Poker menteur: de la photographie comme preuve de l'existence de Sophie Calle. Dans D. Méaux & J-B Vray (dir.), *Traces photographiques, traces autobiographiques*. St-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- Gusdorf, G. (1991). Qui écrit. Dans *Auto-bio-graphie*. Paris: O. Jacob.
- Gusdorf, G. (1991). *Les Écritures du moi*. Coll. « Lignes de vie »: Paris: Odile Jacob.
- Huglo, M-P. (2007). Le Photo-montage dans *L'Âge d'homme* de Michel Leiris. Dans *Le Sens du récit*. Paris: Presses universitaires du Septentrion.
- Klein,W. (2000). Le renouveau de la photographie contemporaine = The revival of contemporary photography [Film documentaire]. France : Arte Video.
- Kristeva, J. (2005). *L'Amour de soi et ses avatars*. Coll. « Auteurs en questions »: Nantes: Éditions Pleins Feux.

- Kristeva, J. (1979). Le Vréel. Dans *Folle vérité: Vérité et vraisemblance du texte psychotique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Lejeune, Ph. (1996). Le Pacte autobiographique. Dans *Le Pacte autobiographique*. Paris: Édition du Seuil.
- Legendre, C. (2012). Histoire de l'œil. *Spirale : arts, lettres, sciences humaines*. N° 241, p. 77-78.
- Macel, Christine (dir.). (2003). *Sophie Calle : M'as-tu vue ?* Paris : Centre Pompidou: Xavier Barral.
- Monjour, S. (2012, novembre). *Les Rémanences de la chambre noire à partir de Le Retour imaginaire d'Atiq Rahimi*. Communication présentée dans le cadre du cours FRA 2005 «La Littérature et les autres arts», Montréal : Université de Montréal.
- Montémont, V. & Simonet-Tenant, F. (2006). Sophie Calle, *Douleur exquise*. Dans C. Viollet et M.-F. Lemonnier-Delpy (dir.), *Métamorphoses du journal personnel: de Rétif de la Bretonne à Sophie Calle*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.
- Mora, G. (2004). Manifeste photobiographique. Dans *Traces photographiques, traces autobiographiques*, Loire: Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- Mura-Brunel, A. & Schuerewegen, F. (textes réunis par). (2002). *L'Intime, l'extime*. Coll. « CRIN 41 »: Amsterdam: Rodopi.
- Nachtergaele, M. (2005). Les Dédoubléments de Sophie Calle. Dans Pascal Bouvier (et al), *L'Ombre, le double*. Coll. « Théories (Éditions Aleph) 4. »: Malissard France : Aleph.
- Nachtergaele, M. (2012). *Les Mythologies individuelles: Récit de soi et photographie au 20e siècle*. Coll. « Faux titre; 370 »: Amsterdam: Rodopi.
- Najm, D. (2008). *Relire la scène maternelle : Deuil et photographie chez Roland Barthes et Hervé Guibert* (M.A., Université de Montréal, Montréal).
- Ouellette-Michalska, M. (2007). *Autofiction et dévoilement de soi*. Montréal : XYZ.
- Proust, M. (1987, c1954). *Contre Sainte-Beuve*. Paris : Gallimard.
- Raoul, V. (1996). Cette autre-moi: hantise du double disparu dans le journal fictif féminin, de Conan à Monette et Noël. *Voix et images: Effets autobiographiques au féminin, automne* (1), p. 38 à 54.

- Rentsch, S. (2011). Piqûres de cœur. Broder et se raconter dans *Douleur exquise* de Sophie Calle. Dans J. Baetens & A. Streitberger, *De l'autoportrait à l'autobiographie*. Caen : Lettres modernes Minard.
- Ribettes, J.-M. (1979). Le Phalsus (Vrai/semblant/vraisemblance du texte obsessionnel). Dans *Folle vérité: Vérité et vraisemblance du texte psychotique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Richard, A. (2013). *L'Autofiction et les femmes: Un Chemin vers l'altruisme ?*. Coll. « Espaces littéraires »: Paris: L'Harmattan.
- Robin, R. (1997). Être sans trace: Sophie Calle. Dans *Le Golem de l'écriture*. Montréal: XYZ.
- Royer, J.-M. [et al.]. (1984). La Photobiographie. Laplume : Association de critique contemporaine en photographie.
- Sauvageot, A. (2007). *Sophie Calle, l'art caméléon*. Paris: Presses universitaires de France.
- Searle, J. R. (2002). How performative work. Dans *Consciousness and language*. New York: Cambridge University Press.
- Snauwaert, M. (2006). À l'image de l'histoire: formalisation, cristallisation, circulation. *Intermédialités: filer (Sophie Calle)*, Numéro 7, p. 17 à 48.
- Soppelsa, J. [et al.]. (1983). *L'Acte photographique: Colloque de la Sorbonne*. Coll. « Cahiers de la photographie »: La Plume: ACCP.
- Stech, F. (2007). Sophie Calle — Je déteste les interviews ! Dans *J'ai parlé avec Lavier, Annette Messager, Sylvie Fleury, Hirschhorn, Pierre Huyghe, Delvoye, D. G.-F., Hou Hanru, Sophie Calle, Ming Sans et Bourriaud*. Dijon: Presses du réel.
- Thélot, J. (2003). « La Chambre obscure de la littérature: Proust ». Dans *Les Inventions littéraires de la photographie*. Paris: Presses universitaires de France.
- Tisseron, S. (2001). *L'Intimité surexposée*. Paris: Ramsay
- Tisseron, S. (1996). *Le mystère de la chambre claire : photographie et inconscient*. Coll. « Inconscient à l'œuvre ». Paris : Belles Lettres : Archimbaud.
- Vernet, M. (1988). *Figures de l'absence*. Coll. « Cahiers du cinéma: Essais » : Paris: Éditions de l'Étoile.